# DISSERTATION

SUR

# L'USAGE du MERCURE

DANS LES

*Maladies Veneriennes, & autres ;*

ET SUR

La maniére de s'en ſervir avec ſuccez, ſans Salivation.

ON Y A JOINT

UNE COURTE RELATION

DE

*L'Etat de la Medecine en* RUSSIE,

ET DE

Quelques Cures fort remarquables qu'on y a faites, en ſuivant la Methode propoſée.

---


PAR

VINCENT BREST,

Chirurgien, & Ventouſeur de S. A. R. Monſeigneur le PRINCE de GALLES.


---


*A LONDRES,*

Chez GODEFROI SMITH, Imprimeur, dans le *Spittlefields*; & ſe vend chez PIERRE DU NOIER, Libraire dans le *Strand*, à la Tête d'*Eraſme*; JEAN NOURSE, à l'Enſeigne de l'*Agneau*, proche *Temple bar*; SAMUEL HARDING à la *Bible* & à l'*Ancre*, ſur le pavé de St. *Martin's-lane*, & GUILLAUME DARRES, aux trois *Fleurs de lys*, dans *Hay-market*.

MDCCXXXV.

# AVERTISSEMENT.

*Il y a environ trois ans que je publiai en Anglois un petit Ecrit qui rouloit sur le même sujet que la Dissertation suivante. Je l'ai entiérement refondu, j'y ai ajouté de nouvelles observations & de nouvelles expériences faites, tant ici qu'en* Russie, *& je n'ai rien negligé pour l'accommoder au goût des Lecteurs François: C'est au Public à juger si j'y ai bien réüssi.*

*La Methode que je propose pour la guérison des Maladies veneriennes, sans salivation, n'est pas absolument de moi: J'en suis redevable au célèbre Mr.* Chicoyneau, *premier Medecin de* sa Majesté très Chrétienne, *& à Mrs.* Laperonnié & Gondange, *très habiles Chirurgiens, & Membres de* l'Academie Roiale des Sciences, *à qui je l'ai vû pratiquer avec succez à* Montpellier, *pendant les années* 1710 *&* 1711. *Ce que j'y ai mis du mien, c'est le secret de rendre cette methode efficace dans toute sorte de climats, même les plus froids; & c'est à quoi je ne suis parvenu qu'à force d'attention &*

*d'expériences. Mais pour en établir la certitude, je n'ai pas crû quil ſuffît d'affirmer, ou de faire des raiſonnemens à perte de vuë : J'ai allegué des Cures remarquables, faites en différens lieux, & en différentes ſaiſons, atteſtées les unes par des Juges competens, & les autres par des perſonnes de la premiére diſtinction, & qu'on ne ſauroit par conſequent revoquer en doute ſans injuſtice. La ſeule choſe qui m'afflige, & qui probablement fera tout mon crime dans l'eſprit des perſonnes de ma profeſſion, c'eſt que ma ſituation ne me permet pas encore de communiquer mon ſecret au Public. Mais dès que je le pourrai, je le ferai avec le plus grand plaiſir, ne ſoukaitant rien tant que de me rendre auſſi utile à la Societé qu'il m'eſt poſſible dans ma petite ſphère. En attendant, & pour convaincre le monde de mes bonnes intentions & du ſuccez de ma methode, j'offre de traiter ceux qui ne ſeront pas en état de paier mes ſoins & mes remèdes, pourvû ſeulement qu'ils puiſſent ſubvenir aux autres fraix neceſſaires ; & s'il s'en préſente, je prierai Mrs. les Medecins & Chirurgiens qui voudront bien s'en donner la peine, d'examiner leur cas, & d'être témoins de leur cure. A l'égard des perſonnes qui ne manquent ni de moiens ni de generoſité pour recompenſer liberalement un Chirurgien qui les tirera d'affaire, je n'ai garde de leur rien preſcrire. Je les prie ſeulement de s'informer avec ſoin du ſuccez des cures que je dis avoir faites dans ce petit Traité, & s'il leur reſte le moindre ſcrupule ſur la bonté de ma methode, je me ferai un veritable plaiſir de les ſatisfaire, même eu préſence de quelque Medecin ou Chirurgien qu'il leur plaira de mener avec eux.*

*J'ai*

*J'ai inſeré dans cette Diſſertation une courte Relation de l'etat de la Medecine en* Ruſſie, *parce que cela m'a paru en quelque maniére neceſſaire à mon but, qui étoit d'inſtruire le Public des cures les plus remarquables que j'y ai faites, & des raiſons du peu de ſuccez que j'y ai eu du côté d'un établiſſement. D'ailleurs, comme aucun Auteur, que je ſache, n'en a parlé avant moi, & que la choſe eſt des plus ſinguliéres, j'ai crû faire plaiſir à mes Lecteurs de leur communiquer ce que j'en ai appris ſur les lieux.*

*Si j'ai ajouté, à la fin, quelques remarques ſur deux opinions particuliéres du fameux Mr* Belloſte, *ce n'eſt pas ſimplement à cauſe qu'elles m'ont paru très mal fondées, mais encore parce que bien des gens attribuent à ſes pillules mercurielles beaucoup plus de vertu quelles n'en ont aſſurément, & ſur tout parce que j'ai appris que des perſonnes de mérite ſe ſont laiſſé prévenir par ce qu'il dit contre l'uſage des frictions, & qu'il n'en faudroit pas davantage pour leur donner une mauvaiſe opinion de ma methode.*

*Lorſque je publiai ma Diſſertation Angloiſe, je pris la liberté de la dédier à Mr.* Chicoyneau, Conſeiller du Roi T. C. dans tous ſes Conſeils d'Etat & Privé, ſon premier Medecin, Surintendant des Bains & Fontaines minerales de France, & Chancelier de l'Univerſité de Montpellier. *Pluſieurs raiſons m'y engageoient. Quoique Chirurgien Juré de* Londres, *il ne me convenoit pas de chercher à mettre mon Ouvrage ſous la protection de quelque fameux Medecin ou Chirurgien de cette grande Ville, parce qu'ils ne ſauroient*

*ſans*

*ſans ſe faire tort à eux-mêmes, donner cours par leur approbation à une Methode qu'ils ne connoiſſent qu'imparfaitement, & qni n'eſt point en uſage parmi eux. Chacun ſait que les nouvelles découvertes ont des difficultés infinies à ſurmonter, ſur tout quand le prejugé ou l'interêt s'oppoſent à leur établiſſement. D'un autre côté, comme je tiens les principes de cette Methode de l'Illuſtre Mr.* Chicoyneau, *qui en doit être regardé comme le premier Auteur, n'étoit il pas juſte que je lui fiſſe hommage du fruit de mon attention à la perfectionner, & à l'amener au point qu'elle fût également efficace dans tous les climats? La reconnoiſſance, jointe à la vénération que je conſerverai toute ma vie pour ſes éminentes qualités, me permettoit elle de balancer un ſeul moment? Je n'ignorois pas en particulier qu'il fait conſiſter ſa gloire à rendre juſtice à la verité, de quelque endroit qu'elle vienne, ſans ſe laiſſer éblouïr ni par de vains préjugés, ni par des vuës d'interêt, ni par l'éclat des honneurs & d'une reputation au deſſus de l'envie: Ainſi j'étois ſûr de trouver en lui un Juge non moins équitable qu'éclairé. L'obligeante Lettre qu'il me fit l'honneur de m'écrire à cette occaſion, eſt une preuve que je ne me trompois pas: La voici mot à mot,*

„ Je ſuis très ſenſible, Monſieur, à tout ce que
„ vous me dites d'obligeant ſur l'honneur que le
„ Roi vient de me faire en me choiſiſſant pour
„ ſon premier Medecin. Votre mérite me rend
„ vos gracieuſetés d'autant plus précieuſes, que
„ je n'aurois pas oſé eſpérer que vous vous ſou-

„ vinſſiés

vinſſiés encore de moi ; & dans ce même tems „
vous m'offrés poliment la dédicace de votre „
Livre ſur le traitement de la Verole, ſelon la „
Methode que j'ai publiée à *Montpellier*. Je „
l'accepte avec reconnoiſſance ; & puiſque vous „
voulés m'en envoier un Extrait dans notre „
Langue, je le lirai avec toute l'attention dont „
je ſuis capable. „

J'Ai ſuivi pendant ſeize années la même „
pratique pous la guériſon de ces Maladies. „
J'en ai toujours vû d'heureux ſuccez, en me „
conformant à l'état des Malades, ſelon leur „
âge, leurs forces, & les divers degrés du mal. „

Il n'appartient qu'au Praticien éclairé, & „
attentif de ſe déterminer avantageuſement, ſe- „
lon la diverſité de ces circonſtances. Il vous a „
fallu y joindre la différence du Climat : Ainſi, „
Monſieur, cette maniére de traiter en *Angle-* „
*terre* doit vous être uniquement attribuée. „
Vous me faites trop d'honneur, en déclarant „
que j'en ſuis l'Auteur, & il me ſuffira toujours „
que mes Obſervations aient pû vous donner „
lieu de trouver une Methode nouvelle dans le „
Roiaume que vous habités. Je ne ſai ſi ma „
*Thèſe* eſt connuë à Meſſieurs vos Medecins & „
Chirurgiens : S'ils y trouvoient des difficultés, „
je me ferois un plaiſir d'y répondre. Mais je „
compte que votre Livre réünira en vous tous „
les ſuffrages. Il me tarde de vous donner le „
mien, & je ſuis aſſuré que j'aurai plûtôt occa- „
ſion de vous rendre juſtice, que de vous té- „
moigner „

moigner ma reconnoiſſance. Je ſuis avec la „
plus parfaite conſidération, „

Monſieur,

A Compiegne,
ce 28me. May, 1732.

*Votre très humble &* „
*très obéiſſant Serviteur* „
CHICOYNEAU.

*J'eſpère que ce Grand Homme ne trouvera pas mauvais que j'aie inſeré ici ſa Lettre. Si elle me fait infiniment d'honneur, elle n'en fait pas moins à l'eſprit & au cœur de celui qui l'a écrite ; & c'eſt après tout l'approbation la plus autentique que le Lecteur pût ſouhaiter de voir à la tête de mon Livre. Auſſi a-ce-été uniquement dans cette vuë que j'ai jugé à propos de l'y mettre.*

A *Londres*, dans St. *Martins-lane*,
le 23me. Octobre, 1735.

DIS-

# DISSERTATION

SUR

# L'USAGE du MERCURE, &c.

CHACUN ſait que le *Mercure* eſt un corps ſphérique de ſa nature, extrèmement ſubtil, & que quoi qu'on le diviſe en particules imperceptibles, il retient toujours la même figure. Cette figure, jointe à la ubtilité de ſes parties, le rend très propre à la uériſon des *Maux veneriens*; & c'eſt auſſi le ul *Spécifique* que nous ayons pour cela. Il inſinuë facilement dans toutes les parties du orps, dans tous les plis & les replis des plus pe-ts vaiſſeaux; il s'y exalte, ce qui augmente la rce de ſon action; & ſe mêlant avec le ſang & s humeurs, il ébranle & il briſe par les mouve-ens impetueux & reïterés de ſes globules tous s acides du *Virus* qu'il rencontre, & il les traine avec lui par les évacuations naturelles.

POUR s'en ſervir avec ſuccez, il faut le fixer par des préparations *chymiques* ou *galeniques*, dont il y a autant de différentes ſortes, qu'on ſe fait de différentes idées de la vertu de ce Mineral. L'expérience m'a appris que la meilleure de ces préparations pour guérir radicalement les *Maux veneriens*, & quelques autres, c'eſt de diviſer le Mercure en particules imperceptibles, ſans ſe ſervir pour cela du feu, ni d'aucun acide corroſif. Quand il eſt ainſi préparé, il ne manque jamais de produire ſon effet, ſoit qu'on l'applique extérieurement, ou qu'on le prenne intérieurement. Je m'en ſuis d'abord ſervi de la premiére maniére, avec tout le ſuccez imaginable; & il n'eſt pas difficile de comprendre comment il agît alors.

A MESURE qu'on frotte le corps du Malade avec cette préparation, ou cet onguent Mercuriel, les particules du Mercure s'inſinuent dans les vaiſſeaux capillaires de la peau, d'autant plus aiſément qu'il y eſt attiré par la chaleur naturelle. De ces petits vaiſſeaux elles paſſent inſenſiblement dans de plus grands, juſqu'à ce qu'elles ſoient portées au ventricule droit du cœur, d'où elles ſe répandent avec le ſang dans toutes les parties & tous les conduits du corps. Si elles rencontrent dans leur route des corps heterogenes, qui s'étant arrêtés & fixés dans les paſſages, y cauſent des *obſtructions*, elles les heurtent avec impetuoſité, & par leur peſanteur naturelle jointe à la rapidité de leur mouvement, elles les détachent & les entrainent avec elles, & dégagent ainſi la partie obſtruée

Ce

Ce qui le confirme, c'eſt que les douleurs des verolés ceſſent, auſſi-tôt qu'on leur a adminiſtré une certaine quantité de Mercure. Enſuite les particules globuleuſes de ce Mineral attaquent les acides du *Virus*, ou le ferment verolique, & après les avoir diviſés, & briſés, elles ſe font un paſſage & les entrainent avec elles par les évacuations naturelles, comme on l'a d'abord remarqué. Il importe fort peu de ſavoir ſi cette opération ſe fait par le roulement & le choc de ces particules, ou par leur fermentation avec les acides du *Virus* avec leſquels elles s'accrochent, d'où reſulte la diſſolution generale du *Virus*, & la purification de toute la maſſe du ſang. Il ſuffit que la choſe eſt certaine par l'éxpérience, quoi que je croie qu'elle ſe faſſe par l'une & par l'autre de ces deux voies, & que le choc des parties du Mercure précède leur fermentation avec celles du *Virus*.

LE Mercure crud pris intérieurement, & dans la même quantité, c'eſt à dire d'une à deux onces, produit les mêmes effets, pourvû qu'il ſoit bien preparé. Car il faut premiérement l'éteindre & le diviſer en particules imperceptibles, & puis le mêler avec des ingrédiens qui puiſſent empêcher l'eſtomach de le revivifier par ſa chaleur naturelle & par ſon ferment, ſans quoi toutes ces particules ſe réüniroient, & formeroient un tout qui par ſon propre poids, ſe précipiteroit par les ſelles. La préparation dont je me ſers, eſt telle que le Mercure ſe répand dans toute la maſſe du ſang, produit les mêmes effets ſalutaires, & paſſe par les mêmes évacuations

naturelles, que celui que j'emploie extérieurement par les frictions.

AVANT que de la mettre en uſage, je fis l'expérience ſuivante. Je pris deux drachmes de Mercure ainſi preparé, que je partageai en quatre portions égales. Je mis ſéparément chaque portion dans une taſſe de porcelaine; dans l'une je verſai de l'eau bouillante, dans l'autre de l'eſprit de vin, dans la troiſiéme de l'eau froide, & dans la quatriéme je fis chauffer du jus de citron, avec parties égales d'eau bouillante & d'eſprit de vin. Enſuite, avec une ſpatule d'yvoire, je diſſous chacune de ces portions en les broiant fortement; je les fis ſécher dans une étuve, & quand le tout fut ſec juſqu'à la conſiſtence d'un electuaire ſolide, il me fut impoſſible de diſtinguer aucune particule de Mercure. Après cela, je remis ces quatre portions enſemble, & j'en formai des pillules. Puis, j'enfermai un chien pendant quarante jours, & je lui fis prendre deux onces de Mercure ainſi preparé, ne lui donnant tout ce tems-là que du pain & du lait. Il purgea cinq ou ſix fois pendant les deux premiers jours, enſuite il ne purgea qu'une fois en huit jours: Il mangeoit peu, mais il beuvoit beaucoup, Au bout de quinze jours, il commença à baver copieuſement, ce qui dura trois ou quatre jours. Le vingtiéme jour il bût très peu, mais il urina beaucoup, & cela continua juſqu'au trentiéme jour. Alors je lui préſentai de la viande, il en mangea un peu, mais il avoit de la peine à l'avaler. Je lui fis enſuite prendre trois priſes, en différentes fois,

de

le poudre de ſemence de *Staſis* aigre, qui le purgea par haut & par bas. Cela fait, je lui donnai de la viande & du pain, qu'il mangea avec la même avidité qu'avant l'épreuve. Après l'avoir lâché, je ramaſſai avec ſoin ſes excrémens, & les fis ſécher à l'ombre : J'en fis enſuite l'analyſe la plus exacte, mais je ne pus trouver en tout que vingt grains de Mercure. Dès lors, je reſolus de me ſervir de cette préparation, ou de ces pillules ; j'en ai fait uſage en pluſieurs rencontres, & je puis aſſurer qu'elles m'ont toujours auſſi bien réüſſi que mon onguent Mercuriel ; s'il y a quelque différence, c'eſt qu'elles produiſent un peu plus lentement leur effet, & qu'elles conviennent mieux dans de certaines maladies, ou lorſque le mal n'attaque pas les os. C'eſt à quoi je fais auſſi toujours une particuliére attention, de même qu'à varier les ingrédiens de mes preparations, ſelon la différence des cas qui ſe préſentent: Et c'eſt par ce moien que j'ai guéri des Maladies reputées de tout tems incurables, non ſeulement par les Auteurs qui en ont traité, mais même par les plus habiles Medecins modernes, du moins qui me ſoient connus. La relation circonſtanciée que je donnerai dans la ſuite, de quelques Cures que j'ai faites, tant ici qu'à St. *Petersbourg*, en fournira une preuve inconteſtable.

MAIS afin que le Mercure produiſe ſon effet, diverſes choſes ſont requiſes. 1. Il faut qu'il ſoit bien éteint, & bien mêlé avec les ingrediens convenables, comme je l'ai déja fait voir. 2. Il faut que le Malade ſoit bien preparé, pour que

ſon

ſon corps puiſſe recevoir la quantité ſuffiſante de Mercure; car ſans cette précaution on ne peut s'attendre qu'à de fâcheux accidens, comme l'éxpérience le prouve tous les jours, en particulier dans la ſalivation. 3. Il faut que la quantité de Mercure, qui ne doit jamais paſſer deux onces, ſoit proportionnée avec ſoin au degré de la maladie, & à la force du malade. 4. Il faut avoir égard dans l'adminiſtration de ce remède, aux différens climats, & aux différentes ſaiſons où l'on ſe trouve. 5. Il faut être fort attentif aux premiéres opérations du Mercure, pour les augmenter, les moderer, ou les ſuſpendre ſuivant que cela eſt neceſſaire. 6. Il faut que la chambre du malade ſoit entretenuë dans un degré de chaleur convenable à la Methode dont on le traitte. 7. Enfin, il faut que les évacuations ſoient bien conditionnées, & conformes aux régles approuvées par les meilleurs Medecins.

CES évacuations ſe font ordinairement par la voie de la ſalivation; ſur quoi il eſt à propos de remarquer, 1. Que ſi la ſalivation eſt abondante pendant les trois ou quatre premiers jours, la cure ne réüſſira point, parce que le Mercure ne reſte pas aſſez long-tems dans le corps pour produire ſon effet. 2. Que ſi le malade eſt tourmenté de tranchées & d'un cours de ventre, & que cela continue ſept ou huit jours, il meurt, ou du moins il ne guérit pas, & il faut recommencer au plûtôt le remède. Car le cours de ventre empêche que le flux de bouche ne ſe faſſe reguliérement, & entraine par cette voie les particules du Mercure avant qu'elles aient pû agir

ſuffiſam-

uffiſamment ſur le *Virus* de la Verole. 3. Que i l'on ne remédie promtement aux convulſions, ranſports au cerveau, delires, & ſueurs froides, ui peuvent ſurvenir, le malade eſt bien-tôt em-orté. 4. Enfin, que ſi la ſalivation n'eſt pas eguliére, & aſſez copieuſe, c'eſt à dire depuis rois juſqu'à quatre pintes toutes les vingt qua-re heures, pendant trois ſemaines ou un mois, e remède eſt infructueux.

Quoi qu'on puiſſe prévenir tous ces incon-veniens, & que je ſois même perſuadé qu'ils ne viennent que de ce qu'on ne prépare pas aſſez bien le corps des malades, & qu'on n'obſerve pas avec aſſez de ſoin les autres règles neceſſaires; cependant la ſalivation eſt ſi incommode & ſi ſu-ette à de fâcheux accidens, qu'il ſeroit à ſou-haiter qu'on eut quelque autre methode plus ûre & plus facile tout enſemble. C'eſt ce qu'une ongue expérience m'a fait heureuſement trou-ver, après ce que j'en avois vû pratiquer autre-ois dans l'Univerſité de *Montpellier*, où j'ai étudié en Chirurgie.*

AYANT remarqué que les malades n'étoient amais plus ſûrement guéris par la ſalivation, que quand ils ſuoient & urinoient beaucoup, j'ai fait expérience ſur expérience pour diſpoſer le corps des verolés à recevoir mon remède, de maniére que le Mercure opérât par les ſueurs & les urines, & fût toujours efficace dans tous les climats. J'ai a ſatisfaction d'y être parvenu; D'autres en pre-nant les mêmes ſoins, & la même peine, pour-

* Voiés ce qu'on en a dit dans l'*Avertiſſement.*

roient

roient y parvenir auſſi bien que moi. Mais comme après les pertes conſidérables que j'ai faites, il ne me reſte d'autre reſſource que l'expériénce particuliére que j'ai aquiſe dans cette branche de ma profeſſion, j'eſpère qu'on ne trouvera pas mauvais, ſi je garde par devers moi mon ſecret, juſqu'à ce que de meilleures circonſtances me permettent de le communiquer au Public avec les obſervations que j'ai faites à loiſir ſur cette matiére.

UNE conſtante expérience a appris aux Medecins que toutes les maladies épidemiques ſe guériſſent pour l'ordinaire plus ſûrement & plus promtement quand la matiére *morbifique* ſe décharge par les ſueurs & les urines, que quand elle paſſe par les autres évacuations. Et c'eſt un fait que la maſſe du ſang ſe purifie beaucoup mieux par une tranſpiration inſenſible, que par toute autre voie. Suivant cela, la methode que je propoſe de guérir les maux veneriens par les ſueurs & les urines, ſans ſalivation, doit neceſſairement être la meilleure & la plus ſûre. Auſſi puis-je aſſurer qu'elle ne m'a jamais manqué, depuis plus de vingt ans que je l'ai miſe en pratique. D'ailleurs, elle a de très grands avantages ſur celle de la ſalivation. 1. Il ſe trouve des Malades ſi foibles, qu'on ne ſauroit les faire ſaliver ſans les expoſer à un danger manifeſte de mourir dans l'opération; mais à quelque extremité qu'ils ſoient reduits, ils peuvent prendre mon remède ſans aucun inconvenient, & en eſpérer un heureux ſuccez. 2. Il n'y a point d'accident à apprehender ni pendant ni après

a cure, comme je la fais; mais il y en a beaucoup dans la Salivation. 3. La Salivation n'eſt pas ſeulement dangereuſe, mais encore très douloureuſe & très incommode; au lieu que les Malades peuvent être guéris par ma Methode, preſque ſans douleur & ſans incommodité; leurs Amis peuvent les voir librement & ſans crainte, & leur aider à paſſer agréablement le tems qu'ils ſont obligés de garder la chambre. 4. Enfin mon remède peut ſurement tirer d'affaire ceux que la Salivation a manqués, quoi qu'il ne faille pour cela ni plus de tems, ni une plus grande doſe de Mercure.

Au reſte, je dois repeter ici, & juſtifier ce que j'ai avancé plus haut, que pour que le Mercure guériſſe radicalement les maux Veneriens, il faut qu'il ſoit preparé ſans feu & ſans acide corroſif, & que le corps du Malade ſoit diſpoſé par une diete & des remèdes convenables, à recevoir une quantité ſuffiſante de ce Mineral; deux choſes en quoi l'on manque preſque généralement, & qui font que la plûpart des Cures ne réüſſiſſent point, ou ne ſont tout au plus que des palliatifs. En effet, pour commencer par la premiére, toutes les préparations chymiques ouvrent trop le corps des petits globules du Mercure, ce qui rend ſon action beaucoup plus promte, & fait qu'il ne reſte pas aſſez dans le corps, pour y briſer les acides du *Virus*, & les entrainer avec lui. Il cauſe d'abord une ſi grande évacuation de ſalive, qu'il eſt impoſſible d'en donner une quantité ſuffiſante pour guérir radicalement; car l'on remarque que trois ou quatre drachmes de

ces ſortes de préparations, priſes intérieurement, produiſent une évacuation auſſi abondante, que deux onces de Mercure par les frictions. De plus, il eſt certain que les particules ignées du feu, & les acides corroſifs des Ingrédiens qu'on emploie dans toutes les préparations chymiques, pènétrent & accrochent ſi fortement les globules du Mercure, qu'elles changent ſa figure ſphérique, & le rendent incapable de pénétrer le tiſſu des os cariés, & d'y détruire les acides du *Virus*, ſans quoi il eſt impoſſible qu'il y ait de véritable guériſon.

POUR ce qui eſt de préparer le corps du Malade, avant que de lui adminiſtrer le Mercure, la plûpart des Medecins & des Chirurgiens regardent cela comme une choſe parfaitement inutile, & ſont d'opinion que la Salivation procurée par une ou deux frictions, & par quelques priſes de Mercure chymiquement preparé, eſt ſuffiſante pour guérir radicalement une Verole confirmée. Cependant rien n'eſt plus aiſé que de prouver le contraire. Le Mercure ne ſauroit agir efficacément ſur les acides du *Virus*, ſi le Malade n'a pas été bien preparé, 1. Parce que les pores de la peau ne ſont pas aſſez ouverts pour l'introduction du Mercure par les frictions, non plus que pour ſa ſortie graduelle après ſon opération dans la maſſe du ſang, & dans tous les conduits du corps. 2. Parce que les humeurs & les acides qui s'y rencontrent, n'aiant pas été diminués par des évacuations neceſſaires, ſont en trop grande abondance pour que le Mercure puiſſe agir librement ſur le *Virus*. 3. Parce que les

Vaiſ-

Vaiſſeaux étant pleins, ne peuvent pas recevoir une quantité ſuffiſante de Mercure, ni en ſupporter le poids ; Ainſi le cœur ſe contracte, & par la multitude de ſes mouvemens convulſifs qu'il communique aux artères & au ſang, les globules de ce Mineral ſont pouſſés avec rapidité vers les glandes ſalivaires; & quand une fois il s'eſt fait un paſſage au travers de ces glandes, on a beau en donner doze ſur doze, intérieurement ou extérieurement, il ſuit toujours ſa premiére détermination, ſans s'arrêter dans le ſang, & dans les conduits du corps. Il ne faut donc pas s'étonner ſi cette Methode eſt infructueuſe, et même ſuivie le plus ſouvent d'accidens fâcheux, ſur tout lorſque le *Virus* s'eſt fixé ſur les os. Ceux là mêmes qui la ſuivent, ont pû s'en convaincre mille fois par leur propre expérience; mais malheureuſement le préjugé et l'obſtination l'emportent. Entre un grand nombre déxemples que je pourrois en alleguer, je me contenterai de rapporter celui ci, dont j'ai les preuves en main. Un Valet de chambre d'un Seigneur de la Cour avoit pris du Mercure, preſque tous les jours, pendant huit ſemaines conſecutives, intérieurement & extérieurement, mais ſans avoir auparavant préparé ſon corps. Il ſe vit bien tôt reduit à un état des plus triſtes: Il tomboit à tout moment en ſyncope; il étoit accablé de maux de cœur, de ſueurs froides, & d'une difficulté de reſpiration ſi fâcheuſe qu'elle l'obligeoit à ſe lever du lit, malgré ſa grande foibleſſe, crainte de ſuffoquer. Enfin, je fus appellé, et avec la bénédiction de Dieu je le guéris

ſi bien par ma Methode, en moins de trois ſemaines, qu'il partit d'abord après, pour aller joindre ſon Maitre qui étoit allé en France.

LES Medecins, & autres qui prétendent guérir les Maux venériens les plus inveterés par les ſeules Pillules mercurielles préparées chymiquement, ſans y diſpoſer le corps des Malades, & ſans leur faire obſerver de regime, ni même garder la chambre, ſont regardés, avec raiſon, par les plus experimentés dans cet Art, comme de francs Charlatans qui ne cherchent qu'à en impoſer au Public. Leurs Cures ne ſont que de miſerables palliatifs, & bien tôt l'on voit les ſymptomes des mêmes Maladies reparoitre pires qu'auparavant: Car les prétendus Spécifiques dont ils ſe ſervent, ne font qu'émouſſer les pointes exalteés du *Virus*, et que donner à ſon mouvement une autre détermination; de ſorte que par le long ſéjour quil fait dans la maſſe du ſang, il en corrompt inſenſiblement la ſubſtance, & en particulier les particules balſamiques qui ſont propres pour la generation. D'où il arrive que l'infection ſe communique d'un ſexe à l'autre, & des Péres aux Enfans. Quelquefois, à la verité, le *Virus* ſe trouve enveloppé dans les parties ſulphureuſes du ſang, et y demeure aſſez long-tems ſans ſe manifeſter au dehors; mais tôt ou tard il ſe dégage, & cauſe de nouvelles Maladies. Il paroit dans les Enfans qui naiſſent de ceux qui en ſont infectés, quoi que pour l'ordinaire ſous d'autres formes, comme les Ecroüelles, les *Nœuds**

* Maladie fort commune en *Angleterre*, & que les *Anglois* appelent *Rickets*.

les

es Ulceres, Fiſtules, Puſtules, Dartres, le Scor-
ut, le Rhumatiſme, & même la Goutte. Et
e qui prouve que ces Maux ſont bien ſouvent
e fruit de la débauche des Péres, c'eſt que rien
ne peut les guérir que les mêmes remêdes dont
on ſe ſert pour la Verole, comme je l'ai plu-
ieurs fois éprouvé. Voilà pourquoi j'ai remar-
qué dès le commencement de cette Diſſertation,
que le Mercure étoit un ſpécifique non ſeule-
ment pour les Maux veneriens, mais encore pour
quelques autres qui y ont rapport, ou qui en dé-
rivent.

MAIS comme en fait de Medecine & de Chi-
urgie, tous les plus beaux raiſonnemens du
monde ne ſignifient rien, s'ils ne ſont ſoutenus de
l'expérience, je vais produire quelques exemples
bien atteſtés, de perſonnes que j'ai guéries radi-
calement des uns & des autres de ces Maux en
ſuivant la Methode dont il s'agit.

1. IL y a environ dix-huit ans, que la fille d'un
Batelier de *Richmond*, nommé *Fletcher*, me fit
appeller. Elle avoit été fortement ſalivée un an
auparavant; mais il lui étoit reſté de ſi grands
maux de tête, qu'elle ne pouvoit abſolument
point dormir, & loin d'être guérie, elle avoit la
moitié de la machoire inférieure du côté gauche
actuellement cariée. Je la tirai d'affaire dans
l'eſpace de ſix ſemaines, par le moien du Mer-
cure ſans ſalivation. Je puis produire les piéces
qui s'exfoliérent de ſa machoire. Elle s'eſt ma-
riée depuis à un Cordonnier du même lieu, dont
le nom eſt *Burgeſs*, & elle vit encore.

2. CINQ ans après, je guéris de la même mani-

ére un Valet du feu Duc de *Devonſhire*. Il étoit ſi mal que le Medecin de ce Seigneur & un Chirurgien de reputation furent d'avis qu'il étoit inutile de lui adminiſtrer des remèdes. Il ne pouvoit dormir ni nuit ni jour depuis quatre mois, il rendoit tout ce qu'il avaloit, il crachoit du ſang corrompu, il avoit une *exoſtoſe* à l'une de ſes jambes, l'os du nez carié; et il étoit, outre cela, ſi foible qu'à grand peine pouvoit il ſe lever du lit. Je demeurai deux mois et demi à le guérir parfaitement, ſans emploier la Salivation. J'ai encore les piéces qui ſortirent de ſon nez par exfoliation. Il ſe maria peu de tems après, & il a des Enfans de ſon mariage, qui jouïſſent auſſi bien que lui d'une parfaite ſanté. Mr. *Huet* Maitre d' Hotel, Mr. *Darington* Ecuier, & Mr. *Burneſields* Apotiquaire du feu Duc, peuvent rendre témoignage de ce fait, de même que le Medecin & le Chirurgien dont j'ai parlé et que je crois aſſez équitables pour cela.

3. L'Année ſuivante, Mr. le Capitaine *Clapié*, du Regiment de feu Mr. *Labouſſetiére*, me fit appeller pour le traiter d'une fiſtule qu'il avoit au bas de la Verge, & au travers de laquelle ſon urine paſſoit. Outre cela, il s'y étoit formé un corps dur de ſubſtance charnuë, de la groſſeur de deux gros œufs; & l'uretre étoit bouché en trois différens endroits, ce qui avoit tellement retréci le paſſage qu'il étoit difficile d'y introduire une chandelle de cire, ni aucune autre choſe de la groſſeur d'une tête d'épingle. Il avoit eu auparavant l'avis de quatre habiles Chirurgiens, qui après une longue conſultation lui avoient declaré qu'ils

u'ils ne voioient aucun moien de le tirer d'af-
ire. Je le traitai ſelon ma methode avec tant
ſuccez, qu'au bout de huit mois il urinoit li-
rement par la voie naturelle; & il ſe rétablit ſi
en qu'il partit peu de tems après pour la cam-
agne, & qu'il a eu depuis pluſieurs Enfans tous
rt ſains. Mr. *Verdier* Cuiſinier de la Reine,
ez qui il logeoit alors, & qui vit encore, a été
moin de cette Cure.

4. EN voici une plus récente, mais qui n'en eſt
s moins remarquable. Il y a environ cinq ans
ue le fils d'un Marchand de ſoie, dans *Devon-
ire-Square*, aiant été mal traité d'une Gonor-
heé virulente & d'un chancre, perdit entiére-
ent l'uſage de ſa main droite. Il avoit depuis
uatre mois des *nodus* dans preſque toutes les
intures du poignet & de la main. Un très habile
hirurgien qui étoit ſon Parent, entreprit de le
uérir, mais voiant au bout de ſix ſemaines que
us ſes ſoins étoient inutiles, il l'abandonna. Le
une homme s'adreſſa enſuite à Mrs. *Turner* &
*lumbtree* Medecins de reputation, & à Mr. *Ferne*
hirurgien de l'Hopital de St. *Thomas*, d'un très
rand mérite. Ils furent tous d'avis de le faire
aſſer par une Salivation reguliére, comme étant
ſeul remède qui pût le ſauver. Mais le Malade
pouvant s'y reſoudre, eut recours à moi, & dans
eſpace de cinq ſemaines je le guéris ſi bien par
la Methode, qu'il fut en état de tenir les Livres
ſon Pére. Mr. *Ferne* me fit la grace de le
nir voir ſur la fin de la Cure, & déclara qu'il
oit ſurpris & en même tems charmé de le trou-
r en ſi bon état.

5. A

5. A PEU près dans le même tems, je fis deux Cures, pour la verité desquelles je puis en appeller ici au témoignage de trois Docteurs en Medecine des plus distingués, savoir Mr. le Chevalier *Hans Sloane*, & Mrs. *Hollings* & *Stuart*, Medecins de L. L. M. M. Britanniques. La premiére est celle d'un Musicien de l'*Opera*, qui avoit des ulcères dans la bouche, & l'interieur du nez plein non seulement d'ulcères, mais encore de gales sèches & de poireaux. Le Dr. *Hollings* le vit & l'examina avant la Cure, & le Dr. *Sloane* après. La seconde est celle d'une Dame d'environ cinquante ans, qui s'étant mariée à un jeune Debauché, se trouva bien-tôt attaquée d'une Gonorrhée virulente des plus fâcheuses. Mr. *Coldom* habile Chirurgien, aiant été appellé, fut d'avis de la faire saliver. Mais le Mari n'y eut aucun égard, & m'envoia chercher quelques jours après. Je trouvai que le *Vagina* étoit relaché, sortoit hors des lèvres pour le moins trois pouces, & formoit une dureté schirreuse, de la grosseur du poing, & couverte d'ulcères purulens. Je guéris parfaitement cette Dame au bout de quatre Semaines, & le Dr. *Stuart* la vit chez moi dans le tems que je la traitois, & qu'elle étoit presque rétablie. Elle mourut deux ans après par l'excès de la boisson; mais le Musicien de l'*Opera* vit encore, & est prêt, non seulement de déclarer la verité du fait, mais encore de paroitre devant ces trois fameux Medecins pour les convaincre de son entier rétablissement.

JE crains d'ennuier mes Lecteurs par un plus grand

grand nombre d'exemples. Il eſt tems de faire mention de quelques autres Maladies que j'ai guéries en ſuivant la même Methode.

IL y a près de vingt ans, qu'un Rubanier du *Spittlefields* me fit voir un de ſes Enfans, agé d'environ ſix ans, qui avoit quatre ulcères à la jambe, & trois ſur le deſſus du pied, dont le pus traverſoit la plante du pied : La cauſe de ces ulcères étoit une humeur ſcrophuleuſe. Je guéris cet Enfant en trois mois, & il s'eſt toujours parfaitement bien porté depuis.

EN 1723, un Valet du feu Docteur *Burnet*, Chapelain de ſa Majeſté, ſouffroit depuis deux ans une violente & continuelle douleur à la plante du pied. A la fin, il s'y forma un abſcez qui carria entiérement une des *phalanges*. Mr. *Engliſh*, Docteur en Medecine, & Mrs. *De Buſſiére* & *Brown* Chirurgiens furent d'avis de lui amputer la jambe ; mais il ne voulut jamais y conſentir, & deux mois après il alla à l'Hopital de St. *Thomas*, pour s'y faire traiter. Il n'y fut pas plûtôt qu'on reſolut de lui faire la même opération, comme étant la ſeule choſe qui pût lui ſauver la vie. Il prévint l'exécution de ce deſſein, en ſe retirant ſecrètement ; après quoi m'aiant été adreſſé, j'entrepris de le guerir ſans lui couper la jambe. J'en vins heureuſement à bout dans l'eſpace de dix-huit mois, à telles enſeignes qu'il fut en état de faire le voiage de Suiſſe à pieds : Mais auparavant il ſe fit viſiter par Mr. *De Buſſiére* qui l'aſſura de ſa guériſon, & me félicita même du bon ſuccez que j'avois eu. La cauſe de ſon mal étoit une humeur ſcrophuleuſe

dont il s'étoit fait à la longue un dépôt dans cette partie du corps. Mr. *David Mitchel*, Beaufrére de Mr. *Burnet*, &. qui eſt encore plein de vie, peut atteſter la verité de ce fait.

LA même année, ..... *Sarmoiſe*, Cuiſinier du Duc de *Queensbury* me fit appeller. Il étoit depuis neuf ans incommodé de pluſieurs duretés & ulcères ſcrophuleux dans l'aine, & particuliéremeut ſur l'os *pubis*, & juſqu'au *Scrotum*. Il avoit été dans les Païs étrangers, entre les mains de divers habiles Chirurgiens, & enſuite ici pendant quelque tems entre celles de Mr. *De Buſſiére*; mais les uns & les autres l'avoient abandonné comme incurable. Cependant par mes ſoins & par mon remède pris intérieurement, il fut guéri en moins de deux mois. Il a joüi depuis d'une parfaite ſanté pendant l'eſpace de dix ans; mais étant mort, il y a deux ans, d'une fiévre, ſon Ami Mr. *Verdier*, Cuiſinier de la Reine, peut juſtifier la verité de ce que j'avance.

IL me ſeroit aiſé de produire un plus grand nombre d'exemples de cette nature, mais ceux que je viens de citer ſuffiſent pour établir l'uſage d'un remède ſi efficace dans diverſes maladies reputées incurables, même par les meilleurs Auteurs.

# RELATION ABREGÉE,

DE

# L'Etat préſent de la Medecine

EN

# *RUSSIE*, &c.

AVANT l'Empereur PIERRE I. la Medecine étoit très peu connuë, & encore plus mal pratiquée en *Ruſſie*. Les Grands Ducs avoient un Medecin & un Chirurgien affectés, les Patriarches de même; & ſi ils ur permettoient de viſiter quelque Seigneur alade, on regardoit cela comme une grande fa- ur. Au reſte, il ne paroit pas qu'il y eut autres Medecins ou Chirurgiens dans tout ce ſte Empire. Chacun étoit ſon propre Mede- n, & ſe ſervoit dans le beſoin de certains re- èdes generaux que l'uſage lui avoit appris connoitre, & qui conſiſtoient ſur tout dans les rtus des ſimples. Seulement il y avoit à *Moſcou*

deux Apotiquaires qui fourniſſoient des drogues & des remèdes à ceux qui en vouloient. Mais comme ils n'étoient aſſujettis à aucun règlement, & qu'ils n'avoient aucune émulation, on peut aiſément s'imaginer ce que c'étoit que leur *Pharmacie.*

PIERRE I. qui s'apperçut bien-tôt de cette diſette étonnante de Medecins, de Chirurgiens, & d'Apotiquaires dans ſes Etats, y en attira bon nombre des Païs étrangers, & leur aſſigna à tous des places & des appointemens convenables. Il établit dans chaque Diviſion, ou Corps d'Armée, un Medecin & un Chirurgien en Chef, & dans chaque Regiment un Chirurgien major, avec ordre à ceux-ci de faire chaque jour au Medecin & au Chirurgien en chef, un rapport exact du nombre des Malades de leur Regiment, & de la nature de leurs Maladies ou de leurs accidens. De même, il établit ſur la flotte un Chirurgien en Chef, & un pour chaque Vaiſſeau. Outre cela, il fit bâtir des Hôpitaux, un à *Moſcou* pour les Troupes de terre, deux à St *Petersbourg*, dont l'un étoit pour les Troupes de terre, & l'autre pour la Flotte, un à *Cromſtadt* auſſi pour la Flotte, & un autre dans la ville d'*Aſtracan*, ſur la mer *Caſpienne* ; & il y plaça un nombre ſuffiſant de Medecins & de Chirurgiens. Voici de quelle maniére il règla les gages des uns & des autres.

AUX Medecins & Chirurgiens en chef des Diviſions, ou Corps d'armée, il aſſigna ſix cens Roubles chacun par an, qui font environ cent trente cinq Livres Sterling.

A son premier Medecin deux mille Roubles, avec le titre d'*Excellence*; & à ſes deux Chirurgiens, ſix cens Roubles chacun.

Aux Chirurgiens majors des Regimens cent cinquante Roubles.

Au Chirurgien en Chef de la flotte ſix cens Roubles.

Aux Chirurgiens de chaque vaiſſeau de guerre cent cinquante Roubles.

Aux Chirurgiens des Gardes quatre cens Roubles.

Aux Medecins des Hôpitaux ſix cens Roubles, & aux Chirurgiens trois cens.

Ce Prince ordonna encore que tous les Chirurgiens ſeroient pourvûs à ſes fraix des Inſtrument, des Drogues & des Remèdes dont ils auroient beſoin. Mais aiant été bien-tôt informé de la mauvaiſe foi des deux Apotiquaires de *Moſcou*, tant dans la préparation que dans la vente des remèdes, il fit ériger avec toute la diligence poſſible quatre Apotiquaireries publiques à St. *Petersbourg*, & deux à *Moſcou*, les fournit de drogues, d'inſtrumens & d'utenſiles neceſſaires, & fit venir d'Allemagne des Apotiquaires, à qui il aſſigna ſix cens Roubles d'appointement par an, & des gages honnêtes pour leurs garçons & ouvriers. Il nomma dans chaque lieu un Medecin des plus experts pour l'examen des drogues, & des préparations tant *chymiques* que *galeniques*, avec ordre d'en règler le prix, & d'en donner un compte exact à ſon premier Medecin. Il défendit ſur peine de chatiment corporel à toute autre perſonne de vendre directement ou indirectement

des

des drogues ou remèdes, à moins qu'il n'en eut une permiſſion expreſſe ſignée de ſa main, & aux Apotiquaires établis d'executer aucune ordonnance de Medecins ou Chirurgiens qui ne ſeroient pas actuellement à ſon ſervice, ou au ſervice des Miniſtres étrangers, ou qui n'auroient pas été approuvés par ſon premier Medecin comme des gens deuëment qualifiés pour exercer la Medecine ou la Chirurgie. Enfin il règla les viſites des Medecins ſur le pied de deux roubles, ou écus, chacune, & celles des Chirurgiens ſur le pied d'un écu. Mais malgré toutes ſes précautions, un grand nombre d'Empiriques & de Charlatans ſe répandirent dans ſes Etats, & l'on admit au rang des Medecins & des Chirurgiens à gages des gens d'une très petite capacité. Pour remedier à l'un & à l'autre de ces deſordres, l'Empereur établit une eſpèce de chambre, qu'on appelle la *Chancellerie de Medecine*, compoſée d'un Medecin & d'un Chirurgien des plus habiles, d'un Secretaire, & de pluſieurs Clercs, pour examiner les lettres ou titres de tous les Medecins & Chirurgiens qui étoient actuellement à ſon ſervice, ou qui ſouhaiteroient dans la ſuite d'y entrer, de même que de ceux qui ſans être à ſon ſervice, avoient obtenu ou obtiendroient le privilège d'exercer ces profeſſions. Cette chambre avoit le pouvoir, non ſeulement d'examiner leurs lettres, mais encore de les examiner eux mêmes, de les renvoier s'ils n'avoient pas la capacité requiſe, & s'ils l'avoient, de leur en expedier un Acte, & d'enregiſtrer leur nom & leur demeure. C'étoit auſſi à elle que les Colonels des Regimens,

nens, les Generaux d'armée, les Amiraux de la lotte, les Capitaines des Vaiſſeaux de guerre, t les Directeurs des Hôpitaux devoient s'adreſſer our avoir les Medecins, Chirurgiens, remèdes, u inſtrumens dont ils auroient beſoin. Ce Prince ublia en même tems un Edit qui ordonnoit à ous ceux qui ne voudroient pas ſe ſoumettre à et Etabliſſement, de ſortir de ſes Etats, à peine ux contrevenans d'être pourſuivis ſelon toute rigueur des Loix. Et lorſqu'il fonda l'Aca-emie des Sciences & des Belles lettres à St. *Petersbourg*, il eut ſoin d'y établir deux pen-ons honorables, l'une pour un Profeſſeur en Medecine, & l'autre pour un Profeſſeur en Ana-omie, leſquels ſeroient obligés de faire reguliè-ement des Leçons publiques pour l'inſtruction e ceux qui ſe deſtineroient à ces profeſſions là.

Tous ces Règlemens, très ſages en eux-mêmes, nt été religieuſement obſervés pendant le règne e CATHERINE, & de PIERRE II. Mais Imperatrice règnante a jugé à propos d'y faire uelques changemens. Elle a honoré ſon Me-ecin du titre d'*Archiatre*, ou premier Medecin e tout l'Empire, & l'a revêtu du pouvoir abſolu e diriger tout ce qui appattient à la Medecine, e diſpoſer de toutes les places de Medecin de Chirurgien & d'Apotiquaire dans toute l'étenduë e ſes Etats, & d'infliger tels chatimens que bon ui ſemble à ceux qui refuſent d'obéïr à ſes or-res ou de ſe ſoumettre à ſes règlemens; au eu que ſes Predeceſſeurs s'étoient toujours re-rvè la nomination des places, & la connoiſſance es cas particuliers qui pouvoient ſe préſenter. Et

pour

pour le mettre en état de soûtenir avec honneur une dignité si relevée, elle lui a assigné une pension annuelle de huit mille Roubles, avec un Apartement magnifique dans le Palais, bouche en Cour, équipage, domestiques, &c. J'avoüe que quoi qu'il semble dangereux de confier à un seul homme un pouvoir si vaste & si absolu, cependant si ce poste étoit occupé par un Medecin également habile, judicieux & intègre, la Medecine, la Chirurgie & leurs dépendances en retireroient un avantage infini, & bien-tôt l'on verroit ces arts si necessaires à la Societé fleurir en *Russie*, autant que dans aucun autre païs de l'Europe. Mais malheureusement il a été rempli depuis l'avenement de sa Majesté Imperiale à la Couronne, par un homme qui à une capacité très mediocre joint un esprit des plus bizarres, des plus hautains & des plus entêtés. Je n'aurois garde de m'exprimer ainsi, si ce n'étoit là un fait averé & de notorieté publique. Les Medecins Chirurgiens & Apotiquaires de ce vaste Empire n'ont que trop éprouvé sa tyrannie. L'Academie des Sciences, les Seigneurs mêmes de la Cour n'ont pas été à l'abri de ses maniéres insolentes & capricieuses. On l'a vû plus d'une fois mépriser leurs recommandations, choisir des ignorans pour remplir les places vacantes, tandis qu'il s'en présentoit de très capables, éloigner les personnes du premier mérite, transferer les gens d'un bon poste à un poste fort mediocre sur le moindre mécontentement, & releguer en *Siberie* ceux qui étoient assez hardis pour se plaindre ou pour censurer sa conduite. Et il le pouvoit

d'autant

d'autant plus impunément, qu'il eſt défendu à oute perſonne ſous peine de chatiment corporel le préſenter aucun Placet, ou de s'adreſſer direc-ement à l'Imperatrice, de ſorte qu'un Medecin, Chirurgien, ou Apotiquaire maltraité ne ſauroit porter ſes plaintes ailleurs qu'à la *Chancellerie de Medecine*, où Mr. l'*Archiatre* eſt tout enſemble uge & Partie. Ainſi on peut dire que ſon pou-oir eſt auſſi abſolu que celui du grand Inquiſi-eur d'Eſpagne, & qu'il n'en uſe guère mieux.

Mais pour donner à mes Lecteurs un échan-illon de l'eſprit capricieux & tyrannique de cet om me, je vais reciter en auſſi peu de mots qu'il ne ſera poſſible, ce que j'en ai éprouvé moi même. Il y a environ trois ans, qu'aiant formé e deſſein d'aller m'établir en *Ruſſie*, je partis vec ma famille, à la ſuite de Mylord *Forbes*, ui alloit dans ce païs-là, en qualité d'Envoié xtraordinaire & plenipotentiaire de ſa *Majeſté Britannique*, à qui j'avois été très fortement ecommandé par des perſonnes de diſtinction. Mr. le Prince de *Cantemir*, Miniſtre de l'Impe-atrice de *Ruſſie*, auprès de ſa ditte Majeſté, écri-it en ma faveur, & de la maniére du monde la lus obligeante, à Mr. le Comte de *Biron*, Grand hambellan & premier Miniſtre de cette Prin-eſſe, à Mr. le Comte de *Levenvolt*, ſon grand Marêchal, & à Mr. le Prince *Throbouskoy*, Ma-r General de ſes Gardes, les priant de me pro-urer quelque poſte honorable, comme celui de hirurgien Major d'un des Hopitaux de St. *Pe-rsbourg*, ou dans les Gardes. Je remis d'abord mon arrivée ces Lettres en main propre; Les

Seigneurs à qui elles étoient adreſſées, me reçurent fort gracieuſement, & m'aſſurérent de leur protection; mais ils me dirent en même tems qu'il falloit que j'allaſſe faire la reverence à Mr. l'*Archiatre*, ſans lequel il n'y avoit rien à faire, & qu'ils auroient ſoin de le prévenir en ma faveur. Effectivement ils prirent la peine de lui parler, mais le ſuccez ne répondit ni à leur attente ni à la mienne. Il me reçut avec beaucoup de froideur, pour ne rien dire de plus; & après que je lui eus expliqué le ſujet de ma viſite, il me répondit fiérement qu'il n'y avoit point de place vacante, telle que je la ſouhaitois, & qu'on me l'avoit fait eſpérer, mais qu'il y en avoit d'autres dans les Regimens & dans la Flotte, & que tout ce qu'il pouvoit faire pour moi étoit de m'en donner une. Je lui repliquai, qu'étant chargé de famille cela ne pouvoit pas me convenir, attendu que les appointemens de ces ſortes de places n'étoient que de cent cinquante Roubles; mais que je le priois de ſe ſouvenir de moi lors qu'il ſe préſenteroit quelque choſe de meilleur. Là deſſus il me tourna le dos, & paſſa dans une autre chambre ſans me dire un ſeul mot. On peut juger qu'elle fut ma ſurpriſe; je me retirai tout confus, & ne ſachant quel parti prendre. Je n'avois garde de m'adreſſer à Mylord *Forbes*, qui, pour des raiſons que je dirai tout à l'heure, m'avoit déja declaré qu'il ne pouvoit me rendre aucun ſervice, & que je ne devois pas compter ſur lui. Je courus chez Mr. *Rondeau*, Reſident de ſa *Majeſté Britannique*, je lui comptai la maniére dont Mr. l'*Archiatre* m'avoit reçu, je lui

fis

s voir mes Certificats des Maitres Chirurgiens
e *Montpellier*, ceux de l'*Hôtel Dieu* de *Paris*
ù j'ai ſervi quelques années, mes Lettres de
laitriſe de *Londres*, & ma Patente de Ventou-
ur de S. A. R. Monſeigneur le *Prince de Galles*,
je le priai de m'honorer de ſa protection; mais
me tint le même langage que Mylord *Forbes*,
par les mêmes raiſons.

Sur ces entrefaites, j'eus le bonheur d'être in-
oduit chez Mr. *Le Fort*, Envoié exrraordinaire
u Roi de *Pologne*, auprès de l'Imperatrice de
*uſſie*. Comme c'eſt un Seigneur très affable,
qui ſe fait un plaiſir de rendre ſervice aux E-
angers qui s'adreſſent à lui, j'en fus parfaite-
ent bien reçu. Il me communiqua même
état de ſa ſanté; il me dit que depuis environ
ois mois il avoit eu trois attaques d'*Epilepſie*,
il ajouta qu'il ſouhaitoit que je vouluſſe avoir
ne conſultation là-deſſus avec Mr. *Divernois*,
rofeſſeur en Anatomie dans l'*Academie Impé-
ſale des Sciences*, qui étoit ſon Medecin. Je
s ravi de trouver l'occaſion de me faire connoi-
e, & je n'eus garde de la laiſſer échapper. Au
ur & à l'heure marquée, je me rendis chez ſon
*xcellence*, où j'eus d'abord un aſſez long en-
etien avec Mr. *Divernois*, ſur différentes ſortes
e Maux qui ſont proprement du reſſort de la
hirurgie. Il me parut ſatisfait de mes raiſon-
emens, & me rendit enſuite un compte exact
la maladie de ce Seigneur, des remèdes qu'on
i avoit adminiſtrés, & de la maniére dont il
oioit qu'on devoit s'y prendre à l'avenir pour
pérer ſa guériſon. Je ne fus pas tout à fait de

ſon avis, & je lui en dis naturellement ma penſée que j'appuiai des meilleures raiſons que je pûs; mais il ne voulut point s'y rendre, & il continua à ſuivre la methode qu'il avoit propoſée. Cependant, Mr. l'Envoié empirant à vuë d'œuil, le determina enfin à eſſaier la mienne, & par le ſimple uſage qu'il fit de quelques remédes que j'avois indiqués, il ſe trouva beaucoup mieux en peu de tems. Cela augmenta la confiance qu'il avoit commencé d'avoir en moi, & lui fit redoubler ſon attention à me rendre ſervice. Je l'inſtruiſis alors de la maniére dont j'avois été reçu de Mr. l'*Archiatre*, & de ce que j'avois à eſpérer du côté de Mylord *Forbes* & de Mr. *Rondeau*. Il m'exhorta à la patience, & me dit que Mr. l'*Archiatre* étoit d'une humeur fort capricieuſe, qu'il falloit me faire connoitre par ma pratique, & qu'il m'en fourniroit bientôt les occaſions; qu'à l'égard de l'Ambaſſadeur & du Reſident d'*Angleterre*, le refus qu'ils avoient fait de me proteger venoit de ce que Mr. *Rondeau* logeoit chez lui depuis quelques années un Chirurgien *Irlandois*, dont il faiſoit grand cas. Il auroit pû ajouter, qu'une Politique outrée y avoit beaucoup de part, Mylord *Forbes* & Mr. *Rondeau* craignant, s'ils s'intereſſoient pour moi, de déplaire à Mr. l'*Archiatre*, qu'ils ſavoient avoir l'oreille de l'Imperatrice.

Quelques jours après cette converſation que j'eus avec Mr. *Le Fort*, Mr. le Prince *Throbouſkoy* dont j'ai déja parlé, me fit dire qu'on me deſtinoit une place de Chirurgien Major dans les Gardes, qui devoit être vacante dans trois Semaines.

aines. Au bout de ce tems-là je me rendis hez ce Seigneur ; mais je ne fus pas peu ſurpris 'apprendre de ſa propre bouche, que quoi qu'il ut mis tout en œuvre, conjointément avec ſes mis, pour me faire avoir cette place, il n'avoit mais pû en venir à bout, Mr. l'*Archiatre* aiant eclaré tout net qu'il vouloit la donner à une au- re perſonne qu'il avoit en vuë. Je fus donc re- uit à faire de mon mieux, & à chercher par na pratique particuliére les moiens de ſubvenir ux beſoins de ma famille. La Providence m'en ournit les occaſions, & je puis dire que j'eus à et égard tout le ſuccez que je pouvois naturel- ement eſpérer dans de pareilles circonſtances: Mais cela même ne fit qu'aigrir toujours d'a- antage l'eſprit de Mr. l'*Archiatre*. Il envoia hez moi des Soldats, avec ordre de me con- uire à la *Chancellerie de Medecine*, pour y pro- uire les titres en vertu deſquels j'exerceois ma rofeſſion. J'y parus, & je montrai mes Lettres e Chirurgien Juré de *Londres*, qu'on enregi- tra, & qu'on me renvoia deux jours après. Je evois en conſequence, ſuivant les règlemens de *Pierre* I. avoir le même droit de pratiquer la hirurgie, & de me fournir de remèdes chez les potiquaires, en paiant, que les Chirurgiens qui toient au ſervice de S. M. Cependant Mr. *Archiatre* ne jugea pas à propos de m'en laiſſer ouïr long-tems. Au bout de quatre mois il me it ſentir juſqu'où pouvoit s'étendre ſa tyrannie. iant été informé qu'on vouloit mettre entre mes mains un Jeune homme de diſtinction, de *Academie des Cadets*, pour le guérir d'une Ve-

role

role confirmée, contre laquelle tous les remèdes ordinaires avoient été inutilles depuis environ quatorze mois, & que pluſieurs Medecins & Chirurgiens avoient même declarée incurable, il ne put plus ſe contenir. Il fit défenſe aux Apotiquaires, ſur peine de perdre leurs places, de vendre aucune drogue ni remède aux Medecins ou Chirurgiens qui ne ſeroient pas actuellement au ſervice de l'Imperatrice. Cet ordre injuſte qui m'ôtoit tout moien d'exercer ma profeſſion, m'obligea de lui préſenter requête pour le prier, que ſans avoir égard à mes lettres de Chirurgien Juré, déja enregiſtrées, il voulut me faire examiner par la *Chancellerie de Medecine*, & ſi j'étois trouvé capable, m'accorder la liberté de pratiquer & d'avoir des remèdes comme auparavant. Mais il fut inflexible, & je vis bien qu'il avoit juré ma perte. J'en portai mes plaintes à Mylord *Forbes*, le ſuppliant de m'accorder ſa protection, comme à un Sujet de S. M. *Britannique*, qui étoit même au ſervice de Monſeigneur le *Prince de Galles*, & dont il n'avoit aucun lieu d'être mécontent. Cependant il me la refuſa d'une maniére aſſez dure, ſans doute par les mêmes raiſons que j'ai déja dites. Là deſſus je m'adreſſai à Mr. l'Envoié *Le Fort*, & à Mr. le Comte de *Lignard* ſon Collègue, Seigneur d'un merite très diſtingué, qui furent plus humains, & qui me prirent auſſi-tôt ſous leur protection. Ainſi, quand j'eus beſoin dans la ſuite de drogues ou de remédes, je ne fis que mettre au bas de mes ordonnances, *pour ſon Excellence*

*ellence Mr. Le Fort*, ou *Mr. Le Comte de Lig-*
*ard*, comme ſi j'euſſe été à leur Service.

CEPENDANT je préſentai, par l'avis de ces
leux Seigneurs, un Mémoire à Mrs. de l'*Acade-*
*nie Impériale des Sciences*, dans lequel j'expoſois
na methode pour la guériſon des Maladies Ve-
eriennes, ſans ſalivation, & j'offrois d'en faire
'épreuve devant des Juges competens. Je l'ac-
ompagnai d'un Extrait de ma Diſſertation An-
gloiſe ſur ce ſujet, n'y aiant que deux Membres
ui entendiſſent l'Anglois. L'un & l'autre furent
arfaitement bien reçus; mais l'on me dit que
omme ce qui regardoit la Medecine & la Chi-
urgie, dépendoit entiérement de Mr. l'*Archiatre*,
out ce qu'on pouvoit faire étoit d'envoier mon
Memoire à la *Chancellerie de Medecine*. C'étoit
uſtement ce que je ne voulois pas; ainſi je le
etirai, & je me contentai, après avoir remercié
es Meſſieurs, de prier les Membres Medecins de
n'honorer de leur préſence pendant le cours de
a Cure du Jeune homme dont j'ai parlé ci-deſ-
us: Mais aucun d'eux ne voulut me faire ce
laiſir, craignant d'irriter par cette démarche
Mr. l'*Archiatre*, qu'ils ſavoient être mon ennemi
uré. Cependant le Malade guérit en peu de
ems par mes ſoins, en ſuivant ma Methode;
e que l'un de ces Medecins aiant appris, il
n'en félicita, & me dit qu'il étoit fâché pour
'amour de moi, & pour l'amour du Public,
u'une découverte ſi utile ne fût pas mieux re-
ompenſée, & que ſi cela fût arrivé du tems de
'IERRE I. ce grand Prince m'auroit auſſi-tôt
rdonné une gratification de deux ou trois mille

Roubles

Roubles, & pourvû d'une des meilleures places de Chirurgien dans ſes Etats ; mais que la Medecine & la Chirurgie étant entiérement dirigées par un homme que le hazard, plûtôt que le mérite, avoit fait premier Medecin de ſa Majeſté, il n'y avoit rien à eſpérer pour moi.

Peu de tems après, Mr. l'*Archiatre* partit, avec l'agrément de cette Princeſſe, pour les Eaux d'*Aix la Chapelle*, & nomma pour remplir ſa place pendant ſon abſence, le Docteur *Fiſher*, Medecin très intègre & très habile, qu'il avoit fait venir exprès de *Riga* : Mais il eut grand ſoin de ſe reſerver la connoiſſance des affaires, & la nomination aux places vacantes. Trois jours avant ſon départ, Mr. le Chambellan *Korff*, & Mr. *Threading* Gentilhomme de la Chambre lui demandérent pourquoi il avoit défendu aux Apotiquaires de me vendre aucune drogue ni remède, vû que j'étois enregiſtré dans la *Chancellerie de Medecine*, & que les Cures que j'avois faites témoignoient ſuffiſamment ma capacité. Il leur répondit ſans s'expliquer, qu'il avoit eu ſes raiſons pour cela, & que s'il recevoit la moindre plainte des Medecins ou Chirurgiens à gages, que je leur faiſois du tort par ma pratique, il me défendroit abſolument d'exercer ma profeſſion. Cependant la Cure du jeune Seigneur dont j'ai déja fait mention, étant venuë à la connoiſſance de Mr. le Grand Chambellan, il en témoigna publiquement ſa ſatisfaction, & aſſura Mr. le Comte de *Lignard* qu'il étoit diſpoſé à me procurer un bon Emploi. Il y en avoit actuellement alors deux vacans, l'un

de

e Chirurgien major de l'Hôpital General, & autre de Chirurgien major dans les Gardes : Ainſi ns perdre de tems, & par l'avis de mes Patrons, préſentai une requête en Allemand à ſon *Excellence*, où je la faiſois ſouvenir que j'étois la erſonne qui lui avoit été recommandée par r. le Prince de *Cantemir*, & ma capacité i étant connuë par les Cures que j'avois faites, la priois inſtamment de m'accorder une de s deux places. Ma requête fut auſſi bien reçuë ue je pouvois le ſouhaiter; ce Seigneur fit éire ſur le champ en ma faveur à Mr. l'*Archiatre* qui répondit avec ſa hauteur ordinaire, n'il avoit des raiſons particuliéres pour ne pas 'avancer, & qu'il étoit inutile de lui en parler. deſſus, je pris congé de mes Protecteurs & de us mes Amis, voiant bien que je ne n'obtiendois jamais d'emploi tant que cet homme-là roit en place, & je m'embarquai avec ma faille pour revenir à *Londres*.

VOILA un recit abregé du mauvais traitement ué j'ai reçu de Mr. l'*Archiatre de Ruſſie*, & qui ut extraordinaire qu'il paroit, n'en eſt pas oins veritable. Du reſte, ſi j'étois le ſeul à qui reille choſe fut arrivée, on pourroit croire que aurois donné lieu par ma conduite; mais dirs Medecins & Chirurgiens, d'un mérite dingué, ont eu le même ſort. Témoin un des hirurgiens de PIERRE II. que ce grand Inquieur (car je ne ſaurois l'appeller autrement) nnit de la Cour, parce qu'il lui faiſoit omage. Témoin Mr. de *Bloomenſtroſt*, premier edecin de la défunte Ducheſſe de *Mecklenbourg*;

& Préſident de l'*Academie Impériale des Sciences*, homme d'un grand Savoir & d'une capacité reconnuë, qu'il fit releguer à *Moſcou* pour la même raiſon, Témoin Mr. *Pinganeau*, Maitre Chirurgien de la ville de *Bourdeaux*, & très habile dans ſa profeſſion, qu'il obligea de quitter la *Ruſſie*, ſans aucun legitime ſujet, quoi qu'il n'y perdit rien, puis qu'étant allé en *Eſpagne*, il y fut bien-tôt après fait Chirurgien general des Hôpitaux d'armée de S. M. C. Je pourrois alleguer bien d'autres exemples de cette nature, qui ſont de notorieté publique en *Ruſſie*, mais en voilà aſſez pour faire connoitre l'eſprit naturellement jaloux capricieux & tirannique de Mr. l'*Archiatre*. Que ſi l'on ſouhaite de ſavoir comment un homme de ce caractère a pû parvenir à un poſte ſi conſidérable, je dirai en deux mots, que l'Imperatrice ſe trouvant incommodée d'une fluxion ſur les yeux, lorſqu'elle n'étoit encore que Ducheſſe de *Courlande*, & qu'elle faiſoit ſa reſidence à *Mittau*, elle fut obligée d'avoir recours à lui, parce que ſon Medecin ordinaire étoit actuellement malade, & qu'il n'y avoit point d'autre Medecin dans la Ville. Il fut aſſez heureux pour diſſiper en peu de jours cette fluxion, par le moien d'une ſaignée & d'une purgation qu'il lui ordonna. Quelque tems après, cette Princeſſe étant ſur ſon départ pour *Moſcou*, propoſa à ſon Medecin ordinaire de l'accompagner, & ſur le refus qu'il en fit, elle crut ne pouvoir mieux faire que de prendre ce jeune Medecin dont elle s'étoit déja formé une grande idée ſur le ſuccez qu'il avoit eu dans la Cure de ſa fluxion.

Enſuite,

nſuite, lorſqu'elle fut proclamée Imperatrice
e toutes les *Ruſſies*, elle le fit ſon premier Me-
ecin; & comme elle n'a jamais eu de Maladies
ui aient requis le ſavoir & l'expérience d'un ha-
le Medecin, & qu'il a eu le bonheur de la tirer
affaire dans ſes légères indiſpoſitions, il ne faut
s être ſurpris qu'elle l'ait élevé à un poſte auſſi
ſtingué que celui d'*Archiatre* de tout l'Empire,
vec le pouvoir & les revenus extraordinaires
u'elle a jugé à propos d'y attacher.

Je reviens à l'état de la Medecine en *Ruſ-*
. Le nombre des Medecins dans tout ce
aſte Empire ne paſſe pas quinze ou vingt;
lui des Chirurgiens cent cinquante, & ce-
i des Apotiquaires neuf ou dix; encore ſont
tous au ſervice de ſa Majeſté. Cela paroit
rprenant, mais il faut conſiderer. 1. Que dans
nombre il n'y a peut-être pas deux habitans
païs, ce ſont tous des Etrangers, les *Ruſ-*
n'aiant generalement ni goût, ni inclination
our la Medecine & ſes dépendances. 2. Qu'il
t bien difficile, pour ne pas dire impoſſible,
u'un Medecin ou Chirurgien y vive de ſa pra-
que particuliére, quelque habile qu'il ſoit, n'y
ant guère que les Seigneurs qui ont voiagé, &
s Etrangers qui ſont en petit nombre, qui ſe
rvent de Medecins & de Chirurgiens. 3. Que
s appointemens de ceux qui ſont au ſervice de
Majeſté ſont ſi mediocres, à l'exception des pre-
iers poſtes, le païs ſi éloigné, le climat ſi froid,
la Medecine dirigée, comme on l'a vû, d'une
aniere ſi arbitraire, qu'il n'eſt pas ſurprenant

qu'il y ait très peu de Medecins & de Chirurgiens qui s'aviſent d'aller chercher fortune en *Ruſſie*.

Les *Ruſſes* ont de certains remèdes particuliers dont ils ſe ſervent communément, même dans les cas les plus deſeſperés, ſans qu'il leur vienne preſque jamais en penſée d'appeller un Medecin ou un Chirurgien. Ce ſont proprement des ſelles à tous chevaux. Par exemple, dans toutes les Maladies internes, fiévres, rhumatiſmes, petite verole, *&c.* ils font copieuſement ſuer le Malade, à deux ou trois repriſes, dans des Etuves d'une eſpèce ſinguliére. Si cela ne le guérit pas, ils prennent des cendres de bois de Pin ou de Sapin, ils les font bouillir dans de l'eau autant de tems qu'il eſt neceſſaire pour en tirer une forte leſſive, qu'ils paſſent enſuite au travers d'un linge, ou d'un morceau de drap, & ils donnent à boire de cette leſſive un peu tiéde au Malade, c'eſt à dire, environ ſix onces, de demi heure en demi heure, juſqu'à ce qu'il évacuë abondamment par haut ou par bas. Les plus experts d'entre eux font réïterer ce remède trois ou quatre fois, de deux en deux jours; & les jours d'intervalle ils donnent au Malade, en trois priſes, environ un quart d'once de Craie delaiée dans de l'eau. Quand il s'agit de quelque douleur de rhumatiſme, ou attaque de paraliſie, ils le plongent au ſortir de l'Etuve, tout ſuant, dans de l'eau froide, ou ils le roulent dans la neige ſi ç'en eſt la ſaiſon.

A l'égard de la diette qu'ils font obſerver aux Malades, ils ne leur donnent pour l'ordinaire qu'u-

qu'un peu d'eau toute pure, ou s'ils en ont le moien, de la *Quas*, qui eſt une boiſſon faite avec de la groſſe farine d'avoine, qu'ils font bouillir dans de l'eau, avec un peu de miel, & où ils jettent de petits cailloux pour la clarifier & empêcher qu'elle ne ſe corrompe ſi-tôt. Lors que les Malades ſont ſi foibles, qu'ils ont abſolument beſoin de quelque nourriture, ils leur font prendre un peu de bouillon ou quelques œufs frais, à moins que ce ne ſoit dans les jours maigres qui emportent pour le moins ſix mois de l'année. Car leur ſuperſtition à cet êgard eſt telle qu'ils aimeroient mieux périr & laiſſer périr tous leurs Malades que de leur donner alors de la viande, du bouillon, ou des œufs. Je ne ſaurois m'empêcher d'en rapporter ici un trait des plus frappans, que je tiens de pluſieurs témoins oculaires. Du tems de PIERRE I. la mortalité s'étant miſe parmi les Troupes qu'il avoit en *Perſe*, cauſée par leur grande abſtinence qui étoit incompatible avec la nature de ce païs, il fit dreſſer des gibets, & publier par tout le Camp, que ceux qui ne mangeroient pas de la chair, & d'autres choſes propres à les ſoutenir & à leur donner des forces, ſeroient pendus ſur le champ, ſans autre forme de procez. Il ne ſe contenta pas de menacer ; il fit d'abord exécuter les premiers qui contrevinrent à ſes ordres, afin d'inſpirer de la terreur aux autres. Il ſe donna des peines incroiables pour les deſabuſer, & leur perſuader, que ni Dieu, ni ſes Prophétes n'avoient jamais défendu l'uſage de la chair des animaux, & que ce n'étoient que des hommes mortels, qui

par

par des vuës particuliéres d'interet, avoiént introduit la ſuperſtitieuſe coutûme de s'en abſtenir dans de certains tems. Il obligea même les Prêtres qui ſervoient dans l'armée en qualité de Chapelains, de leur prêcher la même choſe, & de leur donner l'abſolution pour le paſſé, & la permiſſion de manger indifféremment de tout à l'avenir. Mais ces chatimens corporels, ces exhortations & ces ſoins furent également inutiles, la ſuperſtition l'emporta ſur tout ; & la mortalité augmentant de plus en plus ; le *Czar* ſe vit enfin obligé de ramener ſon armée dans ſes Etats, où elle ſe rétablit bien-tôt, tant à la faveur de l'air natal, que des alimens dont les *Ruſſes* ſe nourriſſent en tems d'abſtinence, qui ſont le poiſſon, les grains, & les legumes.

Pour les tumeurs & les abſcez ils font des emplatres de poix noire, & des cataplames de feuilles & de racines de Mauves Guimauves & Mercuriale, imbibées de graiſſe de cochon ſans ſel. Ils appliquent ces emplatres & ces cataplames ſur la tumeur ou ſur l'abſcez, ſuivant qu'ils jugent que cela fera mieux, & ils les changent deux fois par jour. Quand l'abſcez a percé, ils panſent l'ulcère avec un baume fait d'huile de noix ou de lin, dans laquelle ils font bouillir une grande quantité de mille-feuille, & ils l'appliquent auſſi chaud que le Malade peut le ſouffrir : Ils ſe ſervent auſſi de ce baume pour les plaies, les vieux ulcères, & les contuſions. A l'égard des fractures & diſlocations des os, il y a par tout des Païſans qui de pére en fils font le metier de les remettre, & pour l'ordinaire les remettent

mettent très mal, après avoir bien fait ſouffrir leurs malades, qu'ils traittent comme l'on traitte les chevaux. Il y a auſſi dans toutes les villes & tous les Villages des Sages-femmes qui aſſiſtent aux accouchemens, quoi qu'elles n'y ſoient pas fort neceſſaires: Car les femmes de ce Païs-là ſont generalement ſi robuſtes, qu'on les voit ordinairement vaquer à leurs affaires, travailler, & en particulier laver le linge à la riviére dans le plus grand froid de l'hyver, trois ou quatre jours après être accouchées, ſans qu'il leur en arrive le moindre mal.

Pour ce qui eſt de la *Botanique*, il y a un Profeſſeur établi pour l'enſeigner dans l'*Academie Impériale des Sciences*, & deux Jardins des Plantes, l'un à *Moſcou*, & l'autre à St. *Petersbourg*. Mais comme le terrain en eſt fort marécageux, les plantes ſont pleines d'eau, & n'ont pas la moitié de la vertu qu'elles devroient naturellement avoir, d'autant plus que les chaleurs dans ce païs-là ne durent pour l'ordinaire que deux mois de l'année, & qu'ainſi le Soleil n'a pas aſſez de force pour leur donner l'accroiſſement neceſſaire. Au reſte, les *Ruſſes* font venir des païs étrangers toutes les plantes odoriferantes & aromatiques, quoi que s'il y avoit parmi eux des herboriſtes, & qu'on les envoiât dans les climats les moins froids de l'Empire, ils pourroient y en cultiver avec autant de ſuccez que dans les autres parties de l'Europe. Je ne dirai rien ici de la maniére dont on pratique la Medecine & la Chirurgie en *Ruſſie*; outre que le détail, dans lequel je viens d'entrer peut en donner quelque

idée

idée, on doit ſe ſouvenir que ces deux Profeſſions n'étant exercées que par des Etrangers, ces Etrangers ſuivent la methode des païs où ils ont étudié, & qu'ainſi il en eſt là comme par tout ailleurs; s'il y a de la différence, ce ne peut être que du plus au moins.

Je finirai cette courte Relation de l'Etat de la Medecine en *Ruſſie*, par un fidele recit de quelques Cures que j'ai faites à St. *Petersbourg*, en ſuivant la Methode expoſée dans ma Diſſertation.

J'ai déja parlé d'un jeune Seigneur que j'avois guéri d'une Verole confirmée, par cette voie: Mais comme le cas eſt des plus remarquables, je vais le rapporter en détail. Quatre Medecins & quatre Chirurgiens aiant été appellés pour conſulter ſur les moiens de tirer d'affaire ce Jeune homme, ils le firent d'abord paſſer par une ſalivation de cinq Semaines; mais cela ne produiſant aucun effet, ils lui procurérent un leger flux de bouche, ou un crachotèment perpetuel, pendant douze autres Semaines, qui ne réüſſit pas mieux que la Salivation: Ainſi ils furent obligés d'avoir recours à d'autres remèdes. Ils firent boire au Malade pendant ſix Semaines de la tiſane *Sudorifique*, enſuite de l'*antiſcorbutique* durant le même eſpace de tems; après quoi, ils lui donnérent une nouvelle Salivation, par le moien de la *fumigation* du *Cinabre de Mercure*; & enfin ils le firent ſuër ſous l'archet, pendant cinq Semaines. Mais tous ces remédes furent également infructueux, & reduiſirent le jeune homme à une foibleſſe inexprimable: Il étoit

accablé

accablé de douleurs, & d'un grand tremblement dans tous les Membres; il avoit des *exoſtoſes* ſur l'os *tibia* des deux jambes, & la carie dans le nez, qui s'étendoit juſqu'à la machoire ſupérieure, & qui augmentoit chaque jour. Ce qui détermina enfin Meſſieurs les Medecins & Chirurgiens à le déclarer incurable, & à l'abandonner comme tel.

Ce fut alors qu'on s'adreſſa à moi, & qu'on me propoſa d'entreprendre une Cure ſi deſeſperée. Je le fis, à la ſeule conſidération des Seigneurs qui s'intereſſoient particuliérement dans la guériſon de ce jeune homme; car du reſte, ſon cas étoit ſi triſte, que je n'oſois me flatter du ſuccez. Mais comme il étoit de l'*Academie des Cadets*, qui a un Medecin & un Chirurgien affectés, il fallut auparavant que Mr. *Threading*, Gentilhomme de la Chambre, & Mr. le Chambellan *Korff* dont le Malade étoit parent, obtinſſent un ordre de Mr. le *Velt* Marechal, Comte de *Munich*, alors Gouverneur de cette Academie, pour qu'il me fut permis de le traiter & de le faire tranſporter chez moi. Mon premier ſoin fut de reparer ſes forces par une diette convenable: Enſuite je diſpoſai ſon corps à recevoir une quantité ſuffiſante de Mercure par les frictions. Je lui en appliquai deux onces à differentes fois, je veillai attentivement aux évacuations neceſſaires des ſueurs & des urines, j'attaquai en même tems la carie des os par les teintures ſpiritueuſes, & autres remèdes efficaces pour en procurer l'exfoliation: Une partie tomba par petits morceaux, le reſte ſe détacha peu à peu par la ſup-

puration. & au bout de cinq Semaines le Malade fut parfaitement guéri ſans ſalivation, quoi que dans la plus grande rigueur de l'hyver. Peu de tems après, il parut à l'*Academie des Cadets* en ſi bonne ſanté, que ceux qui le virent avoient peine à en croire leurs yeux, & que les Medecins & Chirurgiens furent obligés d'avouer que c'étoit une des plus belles Cures qu'ils euſſent vû de leur vie. C'eſt un fait connu de toute la Ville de St. *Petersbourg*, & de tous les Seigneurs de la Cour, & dont Mylord *Forbes*, à préſent Comte de *Granard*, mais plus particuliérement ſon Secretaire, Mr. *De Loriol*, peuvent rendre témoignage. Je me flatte auſſi, que Mr. le Prince de *Cantemir*, Miniſtre plénipotientaire de l'Imperatrice de *Ruſſie* auprès de S. M. *B.* lequel en a été, à ce qu'on m'aſſure, amplement informé, ne refuſera pas de ſatisfaire là deſſus les perſonnes qui pourroient s'adreſſer à lui dans cette vuë.

Quelque tems auparavant j'avois guéri du même mal, & par la même Methode, c'eſt à dire par le moien du Mercure crud pris par les frictions, & ſans Salivation, un Gentilhomme agé d'environ 25 ans, parent d'un Envoié extraordinaire à la Cour de *Ruſſie*. Ce fut la premiére Cure de cette eſpèce que je fis à St. *Petersbourg*, & qui me procura, entre autres, la connoiſſance de Mr. le Comte de *Lignard*. Ce Seigneur n'en fut pas plûtôt informé, qu'il ſouhaita que je lui expliquaſſe en détail ma methode, & les principes ſur leſquels elle étoit fondée. Je me fis un devoir de le ſatisfaire ; il goûta mes raiſonnemens, & m'aſſura de ſa protection. Depuis

ce

e tems-là, je fus toujours emploié dans ſa fa-
ille, il prit genereuſement à cœur mes interêts,
ce fut en particulier ſur ſa recommandation
u'on me confia le ſoin de la guériſon du jeune
eigneur dont j'ai parlé dans l'article précedent.

Peu de mois après, la femme d'un Muſicien
e la *Comedie Italienne*, ſe trouvant attaquée de-
uis quelque tems du même mal, me fit appel-
r. Je la tirai d'affaire par le moien de mes pil-
les Mercurielles. A la verité, je fus obligé de
i faire obſerver un certain regime de vivre, &
rder la chambre pendant trois Semaines, à
uſe de la rigueur du froid qu'il faiſoit; mais
s pillules operérent ſi aiſément, & la Malade
fut ſi peu incommodée, que perſonne ne pût
ppercevoir qu'elle étoit dans les remèdes.
uſſi puis-je aſſurer qu'elles ont toujours très bien
üſſi, à St. *Petersbourg*, comme par tout ail-
urs, ſur tout lorſque la Verole n'étoit pas con-
mée, & que le *Virus* n'avoit pas gagné
s os; car dans ce dernier cas je me ſuis ſervi du
ercure pris par les frictions, ſans ſalivation,
quel agit d'une maniére beaucoup plus promte,
plus efficace. Ces pillules ſont encore excel-
ntes pour emporter radicalement les reſtes du
*irus*, lorſqu'on craint de n'avoir pas été bien gué-
& pour en prévenir les ſuites fâcheuſes qui ne
manifeſtent que trop ſouvent après le mariage.
ai tiré d'affaire par leur moien, pendant le peu
ſéjour que j'ai fait en *Ruſſie*, quelques centaines
perſonnes de tout âge & de toute condition,
mme le ſavent une infinité de gens qui ont été
moins de ma pratique dans ce païs-là.

Je ſerois ennuieux ſi je voulois rapporter ici toutes les Cures remarquables que j'y ai faites de quelques autres Maladies, en ſuivant la même Methode. Je me bornerai à une ſeule que je crois digne de l'attention des Lecteurs, & ſur tout de ceux qui pratiquent la Medecine ou la Chirurgie. La Gouvernante des enfants de Mr. *Van-aker*, Marchand Hollandois de St. *Petersbourg*, âgée d'environ 35 ans, étant deſcenduë dans la Cuiſine, accidentellement ſon pied gauche gliſſa en avant, & pour s'empecher de tomber dans le feu elle appuia ferme ſur le pied droit, qui gliſſant à ſon tour en arriére, la fit tomber de façon que l'extremité inférieure de la cuiſſe lui touchoit le dos, & ſupportoit tout le poids de ſon corps. Après qu'on l'eut relevée, elle ſentit une douleur très vive autour des Lombes, qui s'étendoit juſqu'au haut de la cuiſſe, & ſur l'os *pubis*. Le lendemain cette douleur s'étant un peu diſſipée, elle put marcher, quoi qu'avec beaucoup de peine, ce qui dura environ trois Semaines au bout deſquelles il ſe manifeſta, deux travers de doigt au deſſus de l'aine, une tumeur qui groſſiſſant de plus en plus, fut enfin ouverte par un Chirurgien. Il en ſortit une grande quantité de pus ſanguinolent, pendant ſept à huit jours; après quoi le Chirurgien voiant qu'il diminuoit conſiderablement, crut avoir de bonnes raiſons pour tenir la plaie ouverte par le moien d'une tente fort dure: Mais quand il voulut enſuite la fermer, il ne put en venir à bout à cauſe des depots de nouvelles matiéres qui ſe faiſoient continuellement ſur cette partie. Enfin,

ennuié

ennuié d'un ſi mauvais ſuccez, il abandonna la Malade, après l'avoir euë plus de ſix mois entre les mains. Mr. *Virlgear*, Hollandois de nation, & Chirurgien major de la Diviſion de St. *Peters-bourg* & de *Vibourg*, qui fut enſuite appellé, la traita pendant trois autres mois, & ne fut pas plus heureux. Comme je logeois dans une de ſes Maiſons, il m'envoia prier de paſſer chez lui; je m'y rendis auſſi-tôt, il me communiqua l'état de cette Demoiſelle, & m'engagea à l'aller voir avec lui. Je l'examinai avec ſoin, & je fus ſurpris de voir que je pouvois introduire un ſtilet dans la fiſtule (car c'en étoit proprement une) à la profondeur de quatre pouces & demi, ſans que la Malade ſouffrit la moindre douleur. Je remarquai auſſi que l'orifice étoit couvert d'une eſpèce de rebord dur & calleux, d'un pouce & demi d'épaiſſeur, & de deux de largeur. Je propoſai d'appliquer ſur cette calloſité des cauſtiques, juſqu'à ce qu'on l'eut conſumée. Mon avis fut ſuivi, mais à peine les cauſtiques eurent ils produit l'effet deſiré, que je découvris une ſeconde calloſité qui penetroit environ deux pouces & demi dans la fiſtule, & qui avoit du moins un pouce & demi de largeur. Cependant il couloit continuellement par l'orifice une grande quantité de matiére purulente ſans conſiſtance, ce qui avoit reduit la Malade à une extrême foibleſſe. Je conclus que l'effort qu'elle avoit fait en tombant, avoit violemment diſtendu les muſcles *iliaques* & *peſoas fléchiſſeurs* de la cuiſſe, que par cette diſtention il s'étoit rompu pluſieurs petits vaiſſeaux, & qne le ſang extravaſé n'aiant pu trouver

d'iſſuë s'étoit corrompu, & avoit enfin cauſé cet abſcez *fiſtuleux* ; qu'à l'égard des calloſités, elles ne provenoient manifeſtement que du mauvais panſement, & de l'abondance des matiéres, tant de l'ulcère, que du dépôt des humeurs qui avoient pris leur cours dans cet endroit, parce que la foibleſſe de la partie affligée les y avoit attirées. Ainſi mon opinion fut qu'en tâchant de guérir la fiſtule, il falloit combattre l'acrimonie des humeurs, qui me paroiſſoit fort conſidérable par la quantité de ſeroſités purulentes qui l'abbrûvoient continuellement. Mr. *Virlgear* approuva ma penſée, & me pria de vouloir me charger entiérement de cette Cure. Je m'en défendis d'abord ; mais comme il m'aſſura qu'outre le peu d'eſpérance qu'il avoit de réüſſir, il ne pouvoit abſolument pas y donner ſon tems, j'y conſentis volontiers.

J'Avois déja, comme je l'ai dit, conſumé les calloſités qui étoient à la ſurface de la fiſtule. J'appliquai dans l'orifice un cauſtique pour le dilater, & faciliter par ce moien l'introduction d'un morceau de racine de Gentiane, attaché à un fil pour le retirer plus aiſément. Après avoir bien dilaté l'ouverture de l'ulcère, je fis des bourdonnets que j'attachai de même à un fil, & que je pouſſai auſſi avant qu'il étoit poſſible; enſuite je remplis le vuide de cauſtiques, je mis par-deſſus trois couches épaiſſes de charpis ſec, & je réïterai la même choſe juſqu'à ce que les calloſités internes furent entiérement conſumées. Et comme la Malade étoit naturellement conſtipée, je la purgeai de quatre en quatre jours avec les

pillules

pillules *cochées*, & le Mercure doux : Toutes les fois qu'elle en faiſoit uſage, elle rendoit par les Selles pluſieurs vers blancs, de la groſſeur d'un petit tuiau de plume, & de la longueur de trois ou quatre pouces. J'avois apperçu dès le commencement de la Cure une tumeur ſquirreuſe qui s'étendoit depuis l'origine des Muſcles obliques juſques à l'orifice de la fiſtule, & qui étoit large de trois pouces. Outre cela, la Malade ſe plaignoit d'une dureté de la groſſeur du poing, dans l'hypocondre gauche, laquelle paroiſſoit & diſparoiſſoit dans moins d'un quart d'heure, & il lui ſembloit qu'elle ſentoit la matiére venir de ce côté là pour ſe décharger dans la fiſtule. Un moment après que cette groſſeur avoit diſparu, elle étoit ſaiſie de maux d'eſtomach, de chaleurs au viſage, & d'étourdiſſemens de tête. Tout ce que je pus faire pour l'appercevoir moi-même fut inutile. Je penſai d'abord que ce pouvoit être quelque peloton de vers, ou quelque mouvement irregulier de la Matrice. Mais comme les menſtrues de cette pauvre fille étoient fort règlées & aſſez bien conditionnées, & que l'expulſion réïterée des vers ne produiſoit aucun changement à cette groſſeur, je conclus que c'étoit l'acreté des matiéres purulentes qui cauſoit une irritation dans la ſurface de la Matrice, & y produiſoit par ce moien des mouvemens irreguliers. Ce qui me confirma dans cette penſée, c'eſt que la groſſeur ſe faiſoit toujours ſentir dans la partie oppoſée à la fiſtule, & qu'un jour m'étant ſervi à deſſein d'une tente mouſſe de trois pouces de long, cette groſſeur parut

rut presque toutes les deux heures, avec beaucoup plus de douleur qu'auparavant, & il sortoit par l'orifice externe du *Vagina*, environ une cuillerée de sang fort vermeil: D'abord que j'ôtois la tente, cet accident cessoit, & dès que je la remettois, l'accident recommençoit. Satisfait de cette épreuve, je mis à la place de la tente mousse, des bourdonnets mollets, & je fis prendre à la Malade, trois fois par Semaine, d'une masse de pillules hysteriques & purgatives, après avoir incorporé dans chaque prise dix grains de Mercure crud bien divisé. A la cinquiéme prise, tous les accidens hysteriques disparurent, la tumeur sur les Muscles obliques diminua, & la matiére devint beaucoup plus louable; ce qui me fit continuer l'usage des pillules & du Mercure pendant un mois.

Mais aiant observé qu'il se formoit une plus grande quantité de pus que la capacité de la fistule n'en pouvoit contenir, je proposai à la Malade de faire une revulsion d'humeurs. Les vomitifs & les purgatifs qu'elle avoit pris auparavant, n'avoient pû produire cet effet, & elle ne pouvoit se resoudre a passer par la Salivation. Je la persuadai de faire usage, seulement pendant cinq Semaines, des remèdes Mercuriels sans flux de bouche. Je fis vingt portions de la masse de pillules dont je m'étois déja servi, & avec lesquelles j'incorporai une once de Mercure crud: Elle les prit à distances convenables. A la huitiéme prise, les évacuations par les sueurs se manifestérent; au bout de trois Semaines, la matiére purulente avoit diminué de plus de la moitié,

&

& elle étoit très loüable. Quand la Malade eut achevé de prendre ces pillules, je la purgeai trois ou quatre fois, & pendant ce tems-là je fis des injections pour tâcher de deterger l'ulcère. Je me ſervis de la teinture de *Myrrhe* d'*Aloës* d'*Huborbe* de racine de *Gentiane* & d'*Ariſtoloche* ronde, faite avec du vin blanc. Après que tous ces médicamens eurent été adminiſtrés, toutes les duretés tant ſquirreuſes que calleuſes ſe trouvérent conſumées, le pus étoit fort loüable & en petite quantité, & tous les autres accidens avoient entiérement diſparu. Je ſuſpendis alors pendant quinze jours l'uſage des remèdes internes, mais m'appercevant que l'ulcère étoit encore bien profond, je priai Mr. *Van-aker* d'appeller quelques autres Chirurgiens, avec qui je puſſe conſulter ſur le moien de le fermer ſûrement. Il le fit auſſi-tôt : Je rendis compte à ces Meſſieurs de tout ce qui avoit été fait, & de l'état de la Malade. Je propoſai enſuite de lui donner de la tiſane ſudorifique pendant trois Semaines, de la purger de cinq en cinq jours avec les pillules dont j'ai parlé, de lui faire obſerver un regime deſſicatif, & d'emploier quelques injections balſamiques. Mr. *Calderwood*, premier Chirurgien de S. M. *Imperiale*, qui étoit de la conſultation, répondit que la Salivation lui paroiſſoit plus convenable que tous les remèdes qu'elle avoit pris, ou que je propoſois de lui faire prendre. Mais Mr. *Virlgear* appuia fortement mon opinion, & fit ſi bien qu'elle prévalut. Ainſi je ſuivis la methode que j'avois indiquée, & elle eut tant de ſuccez qu'au bout de quinze jours la

matiére ne couloit plus qu'en très petite quantité, & reſſembloit plûtôt à de la lymphe qu'à du pus, l'ulcère n'avoit preſque point de profondeur, & les chairs étoient vermeilles & grenuës, ce qui me fit prendre la reſolution de laiſſer faire le reſte à la nature. Effectivement, l'ouverture de la fiſtule diminua à vuë d'œuil, & en moins de douze autres jours la Malade fut parfaitement guérie, à la grande ſurpriſe de tous ceux qui la connoiſſoient, & en particulier des Medecins & des Chirurgiens de St. *Petersbourg*. Si quelque choſe peut prouver l'utilité de mes pillules pour d'autres maux que les Maux veneriens, c'eſt ſans doute une Cure ſi remarquable, dont je puis en tout tems faire atteſter la verité par Mr. *Vanaker*, la Malade elle même, Mr. *Virlgear*, & bien d'autres Témoins dignes de foi.

Avant que de finir, il ne ſera pas inutile de faire quelques obſervations générales ſur le ſujet que je viens de traiter.

*Prémiere Obſervation.*

Dans tous les cas veneriens où la maſſe du ſang eſt corrompuë, on ne ſauroit guérir radicalement les Malades ſans la dépurer tout à fait par une fermentation excitée par le moien d'une ou deux onces de Mercure crud bien diviſé. Par conſequent, cette fermentation eſt abſolument neceſſaire pour reſoudre les *exoſtoſes*, & détruire la carie des os, auſſi bien que dans tous les autres ſymptomes qui caractériſent une Verole confirmée, comme douleurs nocturnes à

la

tête aux jointures & aux membres, insomnies, surdités, ulcères à la bouche, porreaux à la verge, *condillomes* à l'anus, dartres, pustules, dégouts, & maigreur du corps ; tous signes certains de Verole, sur tout après une débauche avec des femmes, lesquels ne différent les uns des autres qu'en ce qu'ils indiquent une infection plus ou moins grande. Ainsi, puis qu'ils procèdent de la même cause, il faut necessairement emploier le même remède pour les guérir.

*Seconde Observation.*

Mais pour que cette fermentation soit toujours efficace, il faut la produire graduellement, & l'augmenter selon le degré du mal, la force du Malade, & la maniére dont on le traite.

*Troisiéme Observation.*

Les évacuations doivent suivre immédiatement la fermentation, & se faire graduellement, d'une maniére reguliére, & proportionnée à la nature de la fermentation & à la force du Malade.

*Quatriéme Observation.*

Quoi que cette Maladie soit par tout la même, qu'elle vienne des mêmes causes, & qu'on puisse la guérir efficacément dans tous les païs par l'usage du Mercure crud ; cependant il est très necessaire d'avoir égard dans l'administration de ce

remède aux divers tempéramens des Malades, à leur différente maniére de vivre, & aux différens climats où l'on ſe trouve, parce que tout cela diverſifie extrèmement la tiſſure du ſang & des humeurs, auſſi bien que la diſpoſition generale du corps, & requiert par conſequent une différente Methode, ſi l'on veut que le Mercure produiſe toujours ſon effet.

*Cinquiéme Obſervation.*

IMMEDIATEMENT après que les Malades ont fini le cours ordinaire des remèdes mercuriels, il faut les purger trois ou quatre fois, & même, ſi c'eſt en hyver, leur donner pendant huit ou quinze jours, tous les ſoirs en ſe couchant, une doſe d'opiate diaphoretique, ou bien les faire ſuer dans un Etuve, trois ou quatre fois, avant que de leur permettre de s'expoſer au grand air. La ſimple négligence de cette précaution eſt capable de cauſer les accidens les plus fâcheux; & c'eſt ce dont on n'a que trop d'exemples. J'ai vû des gens qui ont perdu l'uſage de leurs Membres par cet endroit; entre-autres un pauvre homme qui vit encore, & que je ne nommerai point à cauſe de cela. Il y a pluſieurs années qu'étant ſorti trop tôt, & ſans s'être bien purgé après avoir paſſé par la ſalivation, il devint tout d'un coup perclus de ſes bras & de ſes jambes. Le Chirurgien qui l'avoit traité, & qui eſt aſſurément un des plus habiles Chirurgiens de *France*, le fit ſaliver une ſeconde fois pour le tirer d'affaire; mais cela fut inutile, ou plûtôt ne ſervit qu'à

qu'à empirer ſon état. Je n'ai jamais vû d'objet plus triſte; il étoit toujours couché ſur ſon dos, les jambes pliées, les pieds comme attachés à ſes feſſes, & les bras colés à ſes côtés; il ne lui reſtoit que l'uſage des mains, de la bouche, & de la langue. Outre cela, il étoit ſi décharné que les os ſembloient vouloir lui percer la peau; ces os eux-mêmes avoient tellement diminué, qu'on les auroit pris pour ceux d'un Enfant de dix ans. Il lui falloit conſtamment trois perſonnes quand il vouloit manger ou boire, l'un pour ſoutenir le corps, l'autre la tête, & le troiſiéme pour lui mettre les alimens dans la bouche. En un mot la vie lui étoit à charge, & mille fois plus dure que la mort. C'eſt un fait connu de la plûpart des Medecins & des Chirurgiens de *Londres*; & tout recemment ce pauvre homme s'eſt adreſſé au fameux Mr. *Taylor*, pour recouvrer par ſon moién la vuë qu'il a entiérement perduë par une ſuite du même accident. Mais cet habile Oculiſte qui eſt inſtruit de la cauſe de ſon aveuglement, n'a pas voulu en entreprendre la guériſon.

D'autre-fois, le même défaut de précaution a été ſuivi d'une mort promte. Témoin le célèbre Mr. *De Gondange*, très habile Chirurgien de *Montpellier*. Il n'y avoit que peu de jours qu'il étoit ſorti de la ſalivation, lorſqu'une perſonne de qualité qui demeuroit à vingt lieuës de cette ville l'envoia chercher. Il eut l'imprudence d'entreprendre ce voiage à cheval, & dans un tems fort froid; mais avant que d'être arrivé à moitié chemin, il mourut de ſuffocation. La même choſe arriva, il y a quelques années, à un Avocat du

*Temple*,

*Temple*, qui aiant tout nouvellement passé par le grand remède, voulut aller par eau à *Westminster*, aux Cours de Justice qui s'y tiennent, & fut étouffé en chemin. Au reste, il n'est pas difficile de rendre raison de ces sortes d'accidens, quelque surprenans qu'ils paroissent. Il reste presque toujours dans le corps, après la salivation, une certaine quantité de particules du Mercure qu'on a pris, lesquelles étant portées par la circulation du sang dans les petits vaisseaux des cellules du poulmon, l'air qui y entre continuellement par la *Trachée-artère*, les y fige par sa froideur naturelle. Ainsi, elles s'y accumulent insensiblement, & à mesure que leur volume augmente elles pressent davantage par leur propre poids sur les cellules des bronches; desorte que l'air faisant effort d'un côté pour y passer, & le sang faisant effort de l'autre pour continuer sa route dans les veines & les artères, ces cellules sont en un instant si violemment comprimées que le passage de l'air & du sang est tout à fait bouché, & que par consequent la mort doit immediatement s'ensuivre.

Pour ce qui regarde les *Chancres*, *Bubons*, *Gonorrhées virulentes*, *Phimosis*, *Paraphimosis*, &c. on peut les guérir facilement & en très peu de tems par le moien de mes pillules mercurielles, sans qu'il soit necessaire que le Malade garde la chambre & observe aucun regime, à moins qu'il n'y ait de l'inflammation. Et ceux qui craignent de n'avoir pas été bien traités de ces divers accidens, n'ont qu'à s'en servir; dix à douze prises feront plus que suffisantes pour les délivrer entiérement

iérement du *Virus* verolique qui pourroit leur tre reſté dans le ſang, & pour en prévenir les uites fâcheuſes.

Comme il n'y a rien de plus triſte, & néanmoins de plus ordinaire, que de voir des Enfans dans l'âge le plus tendre affligés de divers maux qui tirent manifeſtement leur ſource d'un principe verolique, on ne trouvera pas mauvais que j'indique ici en paſſant quelques précautions qu'on devroit toujours prendre, & qu'on ne prend preſque jamais. Il faudroit, avant toutes choſes, faire examiner les Nourrices qu'on leur donne, par un Medecin ou un Chirurgien expert, & s'informer exactement de leur maniére de vivre & de celle de leurs Maris, de l'état précedent de leur ſanté, & s'il n'y a point de maladie héréditaire dans leurs familles. Il faudroit encore défendre aux Nourrices de coucher les Enfans avec elles, de donner à teter à d'autres Enfans, ou de permettre que d'autres femmes donnent à teter à ceux qu'elles élèvent; comme auſſi de mettre dans leur bouche, ſuivant leur maudite coutume, les alimens qu'elles font prendre à leurs Enfans, ou de ſouffrir que d'autres perſonnes le faſſent. On ne ſauroit croire combien la négligence de ces précautions eſt funeſte aux Enfans: J'en ai guéri moi-même un grand nombre de différentes ſortes de maladies qui provenoient uniquement de l'infection verolique que les Nourrices leur avoient communiquée par quelcune des voies que je viens de marquer, ou par pluſieurs tout à la fois; & c'eſt ce qui m'oblige à donner cet avertiſſement auquel les Péres

& les Méres ne ſauroient faire trop d'attention. J'ai eu tout nouvellement entre les mains un garçon de quinze ans à qui il étoit ſurvenu une groſſeur ſur l'œſophage, laquelle s'étoit au bout de ſix mois terminée par un ulcère ſi grand qu'on auroir pû y mettre les deux pouces. Outre cela, il ſouffroit de grands maux de tête, & il avoit un extrême dégoût pour toute ſorte d'alimens, de maniére qu'il diminuoit à vuë d'œuil. Il y avoit trois mois que cet ulcère s'étoit formé, lorſqu'on m'appella : Un Apotiquaire expert l'avoit juſques là panſé, mais ſans pouvoir rien faire pour le guérir. Après bien des perquiſitions, je découvris que le mal de ce jeune garçon, procedoit de la verole que ſa Nourrice lui avoit communiquée en mettant dans ſa bouche le manger qn'elle lui donnoit, car au reſte elle ne l'avoit point allaité. Quoi qu'il ne parût par aucun ſigne exterieur qu'elle fût attaquée de ce vilain mal, elle en étoit ſi infectée qu'elle en mourut peu de tems aprés avoir rendu l'Enfant à ſes parens. Aiant fait cette découverte, je me ſuis ſervi de mon onguent mercuriel, qui a été ſi efficace qu'en moins de cinq ſemaines l'ulcère a été fermé, & le Malade parfaitement rétabli, ſans ſalivation.

Je ne ſaurois finir ſans refuter en deux mots l'opinion chimérique du fameux Mr. *Belloſte* ſur le ſujet que je viens de traiter. Dans le ſecond Tome de l'Ouvrage qu'il a donné au Public, il inſinuë que la vertu du Mercure crud bien diviſé, & pris intérieurement, ne conſiſte que dans les vapeurs qui s'exhalent de ce Mineral, & qui pénétrant

pénétrant dans l'orifice des Veines lactées se mêlent avec le sang & les autres humeurs. C'est dans cette idée qu'il a donné un frein au Mercure pour faire que ses particules se précipitent par les selles, & qu'il ne passe par les veines lactées que la seule vapeur de ce mineral. Il prétend aussi que rien n'est plus nuisible que d'introduire dans le corps, par les frictions, la substance même du Mercure, & que c'est de cette mauvaise pratique qne procèdent tous les fâcheux accidens qu'on voit arriver dans la salivation.

Mais il est facile de faire voir que ce sont là deux erreurs également grossiéres: Et pour commencer par la premiére, je conviens que le Mercure crud, bouilli dans de l'eau commune qu'on boit ensuite, ou appliqué extérieurement, agit par irradiation, sans changer sa nature, ni diminuer en rien de son poids & de sa vertu. Mais il n'en est pas de même de celui qui est bien divisé, & pris en substance par la bouche, malgré le frein qu'on peut lui avoir donné. Car alors la chaleur naturelle de l'estomach met en mouvement ses particules, & leur communique un assez grand degré d'activité pour quil s'en insinue toujours une certaine quantité dans l'orifice des veines lactées, où elles sont poussées par le mouvement péristaltique des fibres circulaires des intestins. Ainsi plus l'on en prend, & plus il en entre dans la masse du sang où il attaque le virus verolique, le divise le brise & le détache pour être ensuite evacué, partie par la transpiration, & partie par les selles.

Cette manœuvre eſt abſolument neceſſaire pour guérir radicalement, comme je l'ai déja remarqué plus d'une fois ; mais les vapeurs ou les parties volatiles du Mercure n'en ſont pas capables, elles n'ont ni aſſez de corps ni aſſez de force pour dépurer la maſſe du ſang. Mr. *Belloſte* lui même ſemble l'avoir ſenti quand il dit, que *c'eſt comme une fumée ſubtile qui obéit ſans reſiſtance, qui pénètre les liqueurs ſans effort, qui s'y joint, & qui ſuit leur mouvement naturel* * Si ſes pillules ont produit de ſalutaires effets, c'eſt plûtôt à la chaleur du climat, qu'à leur préparation particuliére qu'il en eſt redevable ; car toutes les cures qu'il dit avoit faites par leur moien, ont été faites en Italie ou en France, & j'ai plus d'une fois obſervé qu'elles ne ſont pas à beaucoup près auſſi efficaces dans ce païs-ci, & que même en hyver l'uſage en eſt très pernicieux. J'ai encore remarqué que dans les veroles confirmées, elles ne ſervent tout au plus que d'un foible palliatif, puis qu'il faut neceſſairement introduire dans les veines & les artères une quantité ſuffiſante de Mercure pour dépurer toute la maſſe du ſang des acides du virus, comme je l'ai dit dans ma *premiére Obſervation :* Auſſi l'Auteur que je refute, ne cite-til aucun exemple formel de verole confirmée qu'il ait guérie par le moien de ces pillules, quoi qu'il les regarde comme l'unique ſpecifique pour cela. Mais il eſt aiſé de voir qu'il n'a eu en vuë que de leur donner un cours univerſel, pour dédommager ſa famille des grandes pertes qu'il

* Voi. p. 103.

avoit

avoit faites dans l'agiot du *Miſſiſſipi*, ce qu'il nous apprend lui même avec ſoin. Au reſte, j'ai fait l'analiſe de ces pillules tant vantées, & j'ai trouvé que chaque priſe eſt compoſée de dix grains de Mercure crud, dix grains d'un purgatif particulier, & dix autres grains d'un véhicule des plus communs, ce que je ſuis prêt de juſtifier en préſence de quiconque pourroit avoir le moindre doute là deſſus. Et de peur qu'on ne s'imagine que je ne cherche qu'à décrier ce remède pour établir le mien ſur ſes ruïnes, je m'engage à en faire avoir telle quantité qu'on voudra chez mon Apotiquaire, à ſix ſols la priſe, au lieu de deux *chellings* qu'on la vend par tout, & avec les directions neceſſaires. Ce ſera la ſeule différence qu'on y trouvera, & qui eſt toute à l'avantage du Public.

QUANT à ce que Mr. *Belloſte* dit contre l'uſage des frictions, je pourrois me contenter de remarquer que la maniére dont j'adminiſtre le Mercure par cette voie, n'eſt point ſujette aux fâcheux accidens qu'on voit arriver dans la ſalivation, puis qu'elle produit toujours ſon effet ſans ſalivation. Mais j'ajoute qu'en ceci il fait voir manifeſtement qu'il n'a qu'une connoiſſance très imparfaite de la matiére qu'il traite, ou qu'il ne décrie les frictions mercurielles que pour mieux établir l'uſage de ſes pillules, Car il eſt certain que s'il arrive des accidens dans le flux de bouche excité par ces frictions, ce n'eſt que faute d'avoir obſervé toutes les précautions requiſes en pareil cas, comme je l'ai clairement montré ci-devant. Ainſi les deſordres que l'Au-

teur ſuppoſe venir de l'introduction du Mercure *à contre ſens*, comme il s'exprime, ſont une pure chimère de ſa façon. En cela d'autant moins excuſable, qu'il ne ſe peut quil n'eut ouï parler de la nouvelle Methode des frictions mercurielles ſans ſalivation, pratiquée avec tant de ſuccez, de puis plus de vingt & cinq ans, à *Montpellier*. Du reſte, je ne prétens rien diminuer du mérite de Mr. *Belloſte* qui étoit aſſurément très habile dans ſa profeſſion, & à qui la Chirurgie a en particulier l'obligation de la meilleure de toutes les Methodes pour le panſement des plaies, & pour tout ce qui en dépend.

*F I N.*